



Rouargue del

Ch Lalaisse sculp

HÔTEL DE JACQUES CŒUR.

à Bourges

*Journal des Demeures.*

*3<sup>e</sup> Année, Avril, 1863. N<sup>o</sup> 11.*

*Calque et Plaque enroulée des Foyers, S. J. à Paris*

Ayuntamiento de Madrid

# MARCO POLO

## EXPLICATION DE L'ÉPIQUE HISTORIQUE DE MARS

Le héros de l'épique, Marco Polo, est un jeune homme d'une famille noble, originaire de Venise. Il est né en 1254, et sa jeunesse se passe dans sa ville natale. Il est instruit, vaillant, et d'une grande ambition. Il veut connaître le monde, et il se met en route avec son père, Niccolò Polo, et son frère, Matteo Polo. Ils partent en 1271, et ils traversent l'Asie. Ils arrivent en Chine, et ils sont reçus par le Khan, Kublaï Khan. Ils restent en Chine pendant plusieurs années, et ils apprennent beaucoup de choses sur le pays et sur le peuple. Ils racontent ensuite leurs aventures à leur retour en Venise, et ils sont très populaires. Mais leur popularité ne dure pas longtemps. Ils sont accusés de mensonge, et ils sont emprisonnés. Ils restent en prison pendant plusieurs années, et ils meurent en 1324.

Le héros de l'épique, Marco Polo, est un jeune homme d'une famille noble, originaire de Venise. Il est né en 1254, et sa jeunesse se passe dans sa ville natale. Il est instruit, vaillant, et d'une grande ambition. Il veut connaître le monde, et il se met en route avec son père, Niccolò Polo, et son frère, Matteo Polo. Ils partent en 1271, et ils traversent l'Asie. Ils arrivent en Chine, et ils sont reçus par le Khan, Kublaï Khan. Ils restent en Chine pendant plusieurs années, et ils apprennent beaucoup de choses sur le pays et sur le peuple. Ils racontent ensuite leurs aventures à leur retour en Venise, et ils sont très populaires. Mais leur popularité ne dure pas longtemps. Ils sont accusés de mensonge, et ils sont emprisonnés. Ils restent en prison pendant plusieurs années, et ils meurent en 1324.

Le héros de l'épique, Marco Polo, est un jeune homme d'une famille noble, originaire de Venise. Il est né en 1254, et sa jeunesse se passe dans sa ville natale. Il est instruit, vaillant, et d'une grande ambition. Il veut connaître le monde, et il se met en route avec son père, Niccolò Polo, et son frère, Matteo Polo. Ils partent en 1271, et ils traversent l'Asie. Ils arrivent en Chine, et ils sont reçus par le Khan, Kublaï Khan. Ils restent en Chine pendant plusieurs années, et ils apprennent beaucoup de choses sur le pays et sur le peuple. Ils racontent ensuite leurs aventures à leur retour en Venise, et ils sont très populaires. Mais leur popularité ne dure pas longtemps. Ils sont accusés de mensonge, et ils sont emprisonnés. Ils restent en prison pendant plusieurs années, et ils meurent en 1324.



## MARCO POLO

## EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DE MARS



L'un des événements du treizième siècle les plus importants par leurs résultats est la surprenante irruption de l'envahisseur Gengis-Khan. On sait qu'il rendit tributaire en peu d'années la presque totalité de l'Asie. Grâce à ses rapides conquêtes et aux nouveaux royaumes qui s'élevèrent par suite du partage de ses Etats entre ses fils, la face politique de l'Orient fut changée. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si les princes de la chrétienté et les papes, frappés du retentissement de ces grandes révolutions, et pleins de l'enthousiasme des guerres saintes, concurent alors le désir de recueillir quelques lumières sur la Tartarie, l'empire chinois et tous les pays du nord et de l'est de l'Asie. Cette connaissance était importante et devenait indispensable; on ignorait complètement jusqu'où s'étendaient ces contrées; il fallait cependant y porter la lumière de l'Evangile; il fallait tracer un chemin aux croisés à travers ces régions immenses dont on ne connaissait encore que des descriptions fabuleuses et que les uns représentaient comme regorgeant de trésors et gardant les brillants vestiges de l'ancien paradis terrestre, les autres comme des déserts périlleux et infranchissables, au delà desquels ils plaçaient la cour du Grand Khan, réputé généralement un monstre né pour le carnage, et auquel le meurtre et le sang ne suffisaient pas s'ils n'étaient le fruit d'une cruauté raffinée et des plus odieux supplices.

L'alliance de ce souverain paraissait pourtant nécessaire, et toute la science d'alors étant concentrée dans les cloîtres, deux ambassades successives lui furent envoyées par le pape et le roi de France (1); et

les résultats en furent heureux, mais toutefois bien différents de ceux qu'on avait attendus : car s'il n'en revint d'abord à l'Europe nul avantage politique ni aucune conquête à la religion, les relations de ces voyages et la description des pays qui venaient d'être parcourus, firent envisager dans des explorations nouvelles d'incalculables avantages pour le commerce et pour la science, ouvrirent un champ sans limites à l'impulsion aventureuse qui poussait tous les esprits vers les découvertes, et précipitèrent au loin des essaims de navigateurs qui bientôt apprirent au monde à mesurer son étendue et à se connaître lui-même.

C'est à cette soif des voyages, à l'ardente curiosité de voir des contrées étrangères, au désir de faire fortune dans les pays de l'Orient et à l'ambition d'avoir visité les cours du chef des Mongols et du khan tartare, que nous devons les aventures et les voyages de Marc Paul; le récit qu'il en a tracé a eu pour effet important de fixer d'une manière à la fois précise et complète les idées des Européens sur les confins et l'étendue des extrémités de l'Asie.

Au commencement de l'année 1250, on remarquait à Venise, dans le quartier de *San-Felice*, dans la *Via San-Zanni Crisostomo*, un palais massif et austère dont les âges avaient noirci les assises et dont les ogives étroites et toujours soigneusement closes ne laissaient rien voir au dehors des mystères de l'intérieur. Son portail bardé de plaques de fer et semé de têtes de clou était tout aussi circonspect et n'entre-bâillait au besoin que son *uscio* discret, espèce de poterne étroite taillée dans son puissant ventail. Au front de l'étage le plus élevé de cette demeure muette, on voyait, en saillie sur la face lisse du mur, un écusson armorié; meublé d'une bande d'argent ressortant dans un champ d'azur avec trois merlettes de sable, il indiquait aux citoyens de la république vénitienne le noble palais des Polo, l'une des familles commerçantes de père en fils et enrichies par le trafic, les plus opulentes, les plus intègres, et les mieux considérées de la ville et de tout l'Etat. Nul ne concluait plus d'échanges et n'entretenait plus de relations avec

(1) Le frère franciscain Jean Du Plan Carpin, député en 1246, par le pape Innocent IV, au grand khan de Tartarie pour lui recommander les chrétiens disséminés dans ses Etats; et Guillaume de Rubraquis, envoyé sept ans après par saint Louis pour lier une correspondance entre lui et ce souverain.



Gènes, avec Marseille, et surtout avec le Levant, que les trois fils d'Andrea Polo, dont l'aîné se nommait Marco, le cadet Maffio, et le plus jeune Nicolo.

Le matin du jour où commence notre récit, une scène fort émouvante se passait au premier étage de ce palais. Dans une vaste et sombre salle encombrée de caisses, de malles, de ballots de toutes les formes et de toutes les dimensions, les frères Marco et Maffio, ce dernier en costume de voyageur, se tenaient les mains et causaient debout à voix basse dans l'angle le plus retiré. Non loin on voyait une jeune femme aux yeux noirs fatigués de larmes, à l'opulente chevelure, dont les belles boucles soyeuses eussent inondé ses épaules sans la résille aux mailles d'or qui les tenait emprisonnées. Son costume, riche et sévère, faisait ressortir la jeunesse et l'exquise beauté de ses traits. Elle avait noué ses deux bras autour du cou de son mari et lui adressait les prières les plus pathétiques.

« Signor, différez, disait-elle, je ne vous demande que quelques mois ! Je serai mère en ce temps-là, et mes soins pour notre petit Marco distrairont un peu ma douleur. Différez, je vous en conjure ! Que vais-je faire, en ces longs mois, sans entendre parler de vous, dans cette saison de tempêtes, vous sachant si loin sur les mers et en butte à tant de périls ? »

— Signora bien-aimée, répondait Nicolo, ce n'est pas la première fois que je me sépare de vous ; il le faut aujourd'hui encore ; tout est prêt, vous le savez bien ; mes hommes m'attendent, et de plus, je ne suis pas seul...

— Oh ! reprenait la jeune femme, j'ai de cruels pressentiments : quand vous me quittiez autrefois, j'avais plus de résolution, mais alors, vous n'étiez pas père ! Nicolo, tenez, je le sens, nous ne devons plus nous revoir.

Nicolo se sentit ému. « Bianca, dit-il d'une voix presque suffoquée, oh ! cette affliction n'est pas bien, car elle affaiblit mon courage et navre mon cœur. Vous savez qu'il faut que je parte ; ayez plus de confiance en Dieu, plus de foi en votre mari, et gardez-vous pour notre enfant. Je vous enverrai des nouvelles dès notre arrivée à Byzance : Marco, mon frère, je vous confie notre Bianca... » Cela dit, il dénoua doucement les bras de la pauvre affligée enlacés autour de son cou, effleura son front de ses lèvres, serra fortement la main de Marco, et appelant son frère Maffio d'un regard triste et expressif, il s'élança hors de la pièce. Des valets et des matelots qui s'étaient tenus respectueusement à distance soulevèrent alors d'un bras vigoureux les bagages retardataires restés çà et là dans la salle, et disparurent aussitôt sur les pas des deux voyageurs (1).

Or, ce n'était pas la première fois que le mari et le beau-frère partaient pour des contrées lointaines : les intérêts de leur négoce, monté sur une vaste échelle et qu'ils dirigeaient en commun, les avaient enlevés souvent aux joies de la vie domestique, en même temps qu'à leurs plus chères et plus intimes affections. Ainsi donc, cette fois encore, ils chargèrent de beaucoup d'objets de commerce un de leurs navires, descendirent l'Adriatique, et par l'Archipel, Byzance et la mer Noire vinrent prendre

terre à Sodade, petit havre de l'Arménie où ils exposèrent leurs marchandises. Apprenant la présence en cette ville d'un roi tartare (1), ils se rendirent à son palais « pour lui faire leurs révérences, » lui offrirent quelques-uns de leurs bijoux les plus précieux, et en reçurent en retour les plus généreuses largesses. Un an passé à la cour et dans l'amitié de ce prince, leur donna la facilité d'apprendre la langue de ces contrées.

Ils se préparaient à retourner à Venise lorsque la guerre s'alluma entre ce roi nommé Barzla et un autre appelé Allau. Pendant que les troupes de ce dernier infestaient le pays et que tout y était en feu, nos voyageurs, très-anxieux sur le chemin qu'ils pourraient prendre, résolurent de tourner le royaume de Barzla pour aller rejoindre leur route loin du théâtre de la guerre. Ce ne fut qu'au prix de périls dont le moindre fut un désert où pendant dix-sept jours ils ne virent ni être humain ni vestige d'habitation, qu'ils pénétrèrent dans la Perse et atteignirent Bochara, dont le roi les retint trois ans par sa faveur et ses instances.

Cependant, ce temps écoulé, un ambassadeur d'une cour tartare les rencontra dans Bochara, déjà familiarisés avec les usages et le langage de ces peuples ; il était envoyé par le roi Allau à Koublai-Khan, grand khan des Tartares, empereur de la Mongolie, le quatrième des petits-fils de Gengis-Khan et le plus puissant, le plus brave, comme aussi le plus éclairé des monarques asiatiques. Jugant combien son souverain serait satisfait de voir ces Occidentaux élevés parmi les Latins et au sein des arts de l'Europe, il les fit venir, les combla de présents et leur persuada de le suivre à la cour de Koublai-Khan. Ils en reçurent un accueil au-dessus de leurs espérances. — Ils furent interrogés, « mes- » mement des régions occidentales, de l'empereur » de Romme et des rois chrétiens, et comment ils » se gouvernoient en l'administration de leurs » royaumes et de leurs affaires belliques (2), com- » ment la paix, la justice et la tranquillité estoient » entre eux observées, quelles manières de vivre es- » toient entre les Latins, mesmement quelle estoit » notre religion chrétienne, et quel estoit le Pape, » souverain gouverneur et modérateur d'icelle (3). » L'empereur prit si grand plaisir à leurs réponses, qu'il ne pouvait se lasser de leurs entretiens. Peu de mois après, il les chargea de se faire ses ambassadeurs en Europe, et leur donna pour compagnon un des grands seigneurs de sa cour, chargé de demander au Pape « cent prestres, doctes et bien ap- » pris de la loi chrétienne, qui sussent remontrer » à ses sages de Tartarie que cette foi est à préférer » à toutes les autres et que c'est la véritable voye » du salut. » Il leur recommanda par-dessus tout de revenir auprès de lui sitôt leur mission accomplie et après une courte visite à leur parenté. Les Vénitiens le promirent, et partirent avec une suite digne du monarque qu'ils avaient l'honneur de représenter.

(1) Le plus jeune des quatre fils de Toleï, quatrième fils de Gengis-Khan.

(2) Guerriers.

(3) Marco Polo, *Description des Indes*.

(1) Ce premier départ des Polo eut lieu en 1259.



Bientôt ils atteignent l'Europe, mais en débarquant à Ancône, ils apprennent du légat Thédalde, la mort du Pape, déjà antérieure de plusieurs mois (1). Ils s'acquittent de leur mission auprès du prélat, et inquiets des êtres si chers sur lesquels pèse un silence de tant d'années, vont attendre sa réponse à Venise. La vue des monts italiens, la nature de ce pays si différente de l'aspect des régions équatoriales, le ciel des rivages adriatiques moins resplendissant et moins pur que celui des lieux où naît le soleil, réveillent en eux, pas à pas, des émotions inattendues. Les voici enfin arrivés, regardant et reconnaissant les rues de la ville natale à peu près comme les visions qu'on a entrevues dans ses songes et se sentant presque étrangers sur ce sol qui fut leur berceau. Ils gagnent le quartier *San-Felice*, entrent dans la rue *San-Crisostomo*, et pénètrent dans ce palais qui leur garde un nouveau mécompte : les pressentiments de Bianca s'étaient trop tôt réalisés ; tous ceux qui vivaient sous leur toit ont subi l'atteinte de l'âge ou sont disparus un à un ; et au lieu de la jeune femme, Nicolo presse sur son cœur un fils âgé de dix-neuf ans et nommé Marco par égard et par affection pour le frère aîné des Polo, ami et dévoué gardien de celle qui s'est éteinte dans les regrets. Cependant les jours s'écoulent, et les envoyés du Grand Khan sentent que rien ne les retient plus en Europe. Ils emmènent cette fois le jeune Marco, destiné, aussi bien qu'eux-mêmes, à de nombreuses et romanesques aventures. Ils venaient de mettre à la voile, quand un messager de Thédalde leur porte en mer l'annonce de l'avènement de Grégoire X, et un pli qui les mande auprès du Légat (2). Ils en reçurent des lettres de créance pour tous les princes dont ils traverseraient les États, des présents pour le roi tartare, et, provisoirement sans doute, deux frères prédicateurs (3) chargés de pouvoirs étendus pour établir des chrétientés et ordonner partout des prêtres. Aussitôt qu'ils eurent pris terre, ces deux religieux voulurent rester en Syrie et débiter dans leur mission sur ces rivages infidèles. Maffio, Nicolo et Marco se rendirent à Glacia et prirent résolument leur route par l'Arménie et par l'Iran, malgré une invasion du sultan d'Égypte qui multiplia sur leurs pas les obstacles et les périls. Une cruelle maladie qui faillit enlever Marco les arrêta toute une année dans les vallées de Baldash-Khan.

Ce n'est qu'après mille aventures, que les trois Vénitiens arrivent à Clemenso, qu'habitait alors l'empereur. Ils entrent dans la salle du trône, fléchissent les genoux et frappent sept fois la terre du front aux pieds du prince des Mongols ; puis ils lui remettent leurs lettres, lui rendent compte de leur mission et font étaler sous ses yeux les présents dont ils sont porteurs. L'empereur les reçoit avec affabilité, se dit heureux de les revoir et demande quel est le jeune homme qui les accompagne : apprenant que c'est le fils de Nicolo, il le comble de mar-

ques de bienveillance et dès lors veut se l'attacher. « Fils de l'Occident, lui dit-il, sois le bienvenu dans mes États ; tu demeureras à ma cour ; je te ferai grand ; tu verras les magnificences de mon empire, et tu me parleras des choses du pays où va se coucher le soleil. »

Marco jeune, d'une humeur sympathique et douce, et d'ailleurs lettré et habile, se vit bientôt aimé de tous à la cour de Koublai-Khan et justifia la faveur du prince ; il se hâta d'apprendre les langues parlées dans ses vastes États, et fut chargé par Koublai de missions qui l'obligèrent à voyager et à parcourir des distances considérables dans toute l'étendue de la Mongolie. Le jeune favori ne négligea rien, dans les pays qu'il parcourait, pour s'instruire sur tout ce qu'un roi doit connaître, et partout il recueillait des notes : topographie, commerce, mœurs, administration et ressources, revenus, justice, sciences, population, son examen embrassait tout ; aussi pouvait-il, au retour, répondre à toutes les questions que lui adressait Koublai. Son père et son oncle rendaient chaque jour des services de même nature au Grand Khan, et lui révélèrent même l'usage de certains projectiles et de certaines capsules au moyen desquels il se rendit maître de la ville chinoise de Siang-Yang-Fou qu'il ne pouvait réduire depuis trois ans.

Ce fut dans cette période des longues missions de Marco que l'ambitieux Koublai réunit par voie de conquête l'empire chinois à la Tartarie. Cet événement est l'un des plus dramatiques de son histoire. Dans l'espace de peu de mois il a détrôné l'empereur Tu-tsong et successivement deux de ses fils, âgés de sept et de onze ans. Le dernier petit empereur, de huit ans à peine, et l'impératrice régente sont alors pressés par ses armes et se sauvent sur leurs vaisseaux. Koublai, monté sur sa flotte, vient leur présenter le combat. Dans cette journée désastreuse, la mer fut rouge du sang des Chinois. Voyant tout perdu, le premier ministre de la régente, chargé de la garde du prince, fait jeter à la mer sa propre femme et tous ses fils, et prend dans ses bras le jeune empereur : « Cher reste du sang de mon maître, s'écrie-t-il avec émotion, puisque je ne puis rien pour toi, tu mourras, mais tu mourras libre ! » Alors il l'embrasse en pleurant, le place sur ses épaules, et s'élançant par-dessus le bordage, se précipite dans la mer. On entendit un cri d'angoisse, un cri d'enfant monter du gouffre, puis l'abîme se referma. L'impératrice au désespoir, les princesses, les dames, les jeunes filles de noblesse, les mandarins et tous les seigneurs de la cour suivent l'exemple du ministre ; l'armée les imite par masses ; ce ne sont que cris de détresse et gémissements d'agonie dans les flots et sur les galères. On dit que cent mille Chinois périrent dans cette journée, soit par le fer, soit dans les eaux. Pendant plusieurs jours après la bataille, les vagues roulèrent leurs corps de tous les côtés de la baie et en couvrirent ses rivages (1).

(1) Clément IV était mort en 1268. Ce premier retour des Polo avait lieu près d'un an après.

(2) Grégoire X fut élu pape et les Polo quittèrent Venise en 1271.

(3) L'un s'appelait Nicolas, l'autre, Guillaume de Tripoli.

(1) Les restes de l'impératrice et ceux du jeune empereur Ti-ping furent reconnus par des yeux amis et ensevelis par des mains fidèles. Avec cet enfant, finit la dix-neuvième dynastie chinoise, celle des Song.



Cet événement se passait pendant une des missions de Marco; il en apprit, à son retour, les affreux détails de la bouche même de Koublai. Quelque sang qu'elle ait fait répandre, une victoire est une fête, du moins aux yeux du conquérant. Il est douloureux de penser qu'en retraçant au favori cette lamentable journée, ce lion rayonnait de gloire, de joie et de sérénité.

Dix-sept ans s'étaient écoulés depuis que les Vénitiens n'avaient pas revu leur patrie, et l'âge avancé du Grand Khan ajoutait à leur impatience d'y retourner, car sa mort et un nouveau règne pouvaient apporter des obstacles insurmontables à leur départ. Leur demande à ce sujet fut mal accueillie. Le khan se montra surpris et blessé d'apprendre qu'ils songeassent à le quitter, et leur déclara énergiquement qu'ils devaient renoncer à cette espérance : « Si l'appât des richesses, leur dit-il, est ce qui vous entraîne ailleurs, je suis en état de vous satisfaire au delà de tous vos desirs, mais je n'acquiescerai jamais à vous voir quitter mes États : abandonnez-en la pensée. »

Les Vénitiens furent fort déconcertés de cette réponse et ils avaient perdu tout espoir de réaliser leur désir, lorsqu'une circonstance inattendue vint leur en fournir les moyens. Argon, roi de Perse, neveu du Grand Khan et récemment veuf, lui fit demander la main d'une princesse de sa maison et de sa lignée, et il s'agissait maintenant d'envoyer la jeune Tartare au lieu de sa destination. Les ambassadeurs qui en étaient chargés n'osaient, avec un grand cortège et répondant d'un tel dépôt, essayer les chances de ce voyage à travers des États en guerre et sur un parcours des plus périlleux; leur embarras était extrême, quand Marco revint d'une mission fort dangereuse dont il venait de s'acquitter avec sa prudence et son succès ordinaires. L'idée vint aux ambassadeurs de lui demander le concours de son expérience dans la circonstance où ils se trouvaient. Ainsi, les trois Vénitiens obtinrent inopinément ce qu'ils n'osaient plus espérer. Le moment du départ venu, Koublai-Khan leur fit promettre de revenir dans ses États reprendre auprès de sa personne les places qu'ils y occupaient; il leur remit ses pleins pouvoirs pour traiter en son nom avec les princes de la chrétienté et des recommandations pour les souverains de tous les États qu'ils traverseraient jusqu'au terme de leur voyage; puis il les combla de présents, et les vit s'éloigner de sa capitale, pénétrés de vénération et de gratitude pour lui.

C'est avec un équipage de six cents hommes et avec quatorze vaisseaux à quatre mâts et quatre voiles, que nos Vénitiens quittèrent les rivages du Cathai<sup>(1)</sup>. Leur voyage fut long et accidenté : ils errèrent sur l'Océan, touchèrent plusieurs fois des îles et des rivages inconnus et virent des lieux et des choses que personne ne soupçonnait en Europe. Puis enfin, arrivés en Perse après avoir perdu par les maladies leur équipage presque entier et les envoyés du Grand Khan, ils apprirent la mort inopinée de leur bienfaiteur, et celle du prince lui-

même auquel ils devaient remettre la jeune reine Gogatin. De plus, un usurpateur avait envahi des États d'Argon, et le fils détroné de ce souverain attendait sur la frontière de ce royaume le moment de faire valoir ses droits. C'est entre ses mains que les Vénitiens remirent la jeune parente de Koublai, et déchargés de leur mission, ils firent voile vers Byzance avec une suite brillante dont Argon les fit escorter par honneur jusque dans le port.

Mais le deuil et la déception ne suivent-ils pas toujours les longues absences? Ce second retour à Venise, après un éloignement de vingt-quatre ans, apporta aux Polo autant de mécomptes que le premier. La mort avait fauché encore dans le sein de leur parenté; on les y croyait morts eux-mêmes depuis longtemps; leur propre palais était occupé par leurs héritiers les plus proches; leur trace et presque leur mémoire en étaient partout effacées. Quand, par un accord fait entre eux et qui n'était pas sans motif, ils se présentèrent sous un extérieur indigent aux usurpateurs de leurs biens et après eux à quelques autres, ils n'en furent pas reconnus et s'en virent repoussés même avec une haine opiniâtreté. A la vérité, leurs visages bronzés par le soleil de l'Inde, leurs traits changés par les années, les voyages et les fatigues, leur langage composé d'idiomes orientaux et qui n'avait rien gardé du vénitien, étaient peu propres à donner crédit à leurs assertions. Mais après cette épreuve faite, les Polo prirent le moyen le plus décisif de vaincre l'incrédulité; ils secouèrent tout à coup devant la famille assemblée leurs misérables vêtements et en firent pleuvoir sur la table autour de laquelle on était assis un déluge de lingots d'or; on vit s'empiler en monceaux les perles fines, les diamants, les émeraudes, les saphirs, les escarboucles les plus grosses, les plus rares bijoux de l'Inde et toute sorte de pierres. L'ébahissement fut au comble et le retour instantané; soudain tous les doutes tombèrent, les mains se tendirent vers eux, les bras affectueux s'ouvrirent. Nos Vénitiens étaient généreux et avaient soif des affections et des douces tendresses de la famille; ils acceptèrent de bon cœur les explications empressées et les chaleureuses protestations, et purent savourer enfin les joies du foyer domestique après tant d'années de souffrances, et de labeurs incalculables héroïquement accomplis.

Quand le bruit de toutes ces choses se fut répandu dans Venise, chacun voulut voir et féliciter nos intrépides voyageurs. La noblesse et la bourgeoisie vinrent assiéger leur palais. On offrit au plus âgé, Maffio, l'un des postes les plus éminents dans la magistrature de la république : Marco, le plus jeune, le plus aimable, se vit aussitôt arraché par ce que la ville comptait de plus élégant, de plus riche, et fut lancé dans les cercles de la jeunesse patricienne. On lui demandait à toute heure et on lui faisait répéter le récit de ses aventures. On ne l'avait jamais assez entendu parler du Grand Khan, de sa cour, des merveilles qu'il avait vues. Les solitudes de l'Asie et ses régions resplendissantes, la végétation colossale et les animaux extraordinaires des Indes, les cités de marbre, les palais dorés et mille autres détails étranges qu'il racontait, captivaient, en le saisissant, l'esprit avide et curieux de ces habitants de Venise, qui, par la pensée, le commerce et toutes

(1) La Chine, où la capitale de Koublai avait été Cambalu, Pe-King, quand il ne résidait pas à Shantu, dans la Mongolie.



leurs aspirations, vivaient sur les lointains rivages, dont leurs vaisseaux leur rapportaient les épices, la soie et d'orale amorce.

Pourtant, la première effervescence de l'enthousiasme étant refroidie, on pesa, d'après les idées répandues alors, le plus ou moins de vraisemblance des récits du Vénitien, et ses évaluations exorbitantes des trésors et de la population de la Mongolie lui firent donner par ses jeunes compatriotes le surnom de *Messer Millioni* (messire Millions); il lui resta toute sa vie et se lit encore aujourd'hui sur le titre de son ouvrage (1). Peu de temps après, son habileté hors ligne comme marin lui fit confier le commandement d'une galère dans la flotte que Venise envoyait en Dalmatie contre le Génois Doria. Un combat naval fut livré; la fortune trahit cette fois les Vénitiens; Dandolo, chef de leurs galères, fut pris avec Marco Polo, qui avait fait inutilement les actes les plus héroïques. La célébrité de Marco le suivit à Gênes; il y fut entouré d'égards et on chercha à adoucir par tous les moyens sa captivité. Là aussi on voulut entendre le récit de ses aventures, et les sciences sont redevables de la relation qu'il laissa à la fatigue que finirent par lui causer ces redites. Il fit apporter de Venise ses notes que gardait son père, et charma son triste loisir en rédigeant ces souvenirs qui embrassaient toute sa jeunesse et où rayonnaient des aventures et des noms chers encore à sa vive imagination.

Cependant, son oncle et son père offraient en vain de fortes sommes pour sa rançon. Quatre ans avant sa délivrance, désespérant de l'obtenir et craignant que le nom des Polo, désormais célèbre, ne vint à s'éteindre avec eux, Nicolo se remaria et eut trois fils que Marco, redevenu libre, accepta et traita en frères. Lui-même se maria, eut deux filles, ferma les yeux de son vieux père, et lui fit ériger, sous le portique de l'église de San Lorenzo, un tombeau où il vint plus tard se coucher lui-même. Le célèbre nom des Polo s'éteignit en 1417, lors du mariage de Marie, seule survivante de cette maison et seule héritière de ses richesses; elle épousait un membre de la noble famille Trivisana, l'une des plus qualifiées de Venise.

La relation du voyage de Marco Polo fut traduite en plusieurs langues et se répandit dans toute l'Europe, mais on n'y ajouta pas foi : et ce grand homme eut la douleur d'essuyer l'ingratitude de sa patrie et de voir la plupart de ses assertions révoquées en doute. La singularité des choses prodigieuses qu'on trouve dans cette notice, l'étendue des empires qu'il y décrit, la grandeur de leurs souverains, l'administration éclairée qui régit ces nombreux États, la magnificence du grand empereur des Mongols, sa mansuétude et son équité hors des temps de guerre, tout y fut jugé fabuleux et le serait peut-être encore, si les voyages successifs accomplis depuis en Asie, n'eussent, dans les siècles suivants, justifié ces assertions. Les parents eux-mêmes de Polo le crurent longtemps visionnaire et pensèrent qu'il avait usé

du privilège de ceux qui reviennent de loin et dont nul témoin oculaire ne peut contrôler les récits. On vit même à l'heure suprême, alors que Polo était sur son lit de mort, ces mêmes parents le presser, au nom de son salut éternel, de désavouer ce que, dans son livre, tous jugeaient de son invention. Mais dans ce moment solennel où s'effaçaient déjà pour lui les fascinations de la terre, il assura avec serment que, loin d'avoir exagéré, il avait passé sous silence les choses les plus étonnantes dont il avait été témoin, sentant qu'on n'y ajouterait pas foi en Europe. En effet, Marco n'a rien dit de la grande muraille de la Chine, œuvre incroyable et gigantesque dont l'existence n'a été connue chez nous que plus tard.

Cette déclaration d'un homme mourant ne déconcerta pourtant point l'incrédulité. Longtemps (on rougit de le dire) on voyait au cœur de Venise un bouffon chargé de parodier sur un théâtre, en public et d'une façon burlesque, les aventures et les scènes de la vie de Marco Polo. Le véridique voyageur ne méritait pas cet outrage. Il y a des erreurs dans son œuvre, mais il a cru ce qu'il rapporte : il n'a point cherché à en imposer, et surtout il n'affirme pas quand il écrit sur oui-dire. Mais il décrit avec amour les choses qu'il a vues lui-même, certaines merveilles locales, des nouveautés zoologiques, des usages qui nous étonnent et des trésors qu'il a comptés. Il a contemplé de ses yeux la belle vallée de Kaschmyre, ce paradis asiatique, séjour d'un printemps éternel et le pays le plus riant et le plus fortuné du globe. Il est entré dans Cypangu, l'Eldorado des mers de Chine, placée dans une île perdue au sein de l'océan Boréal; il en dépeint les habitants, d'une inexprimable beauté et d'une blancheur inconnue sous ces latitudes; heureux, civilisés et libres, ils n'exercent ni ne subissent nul genre de domination. Leurs habitations sont féeriques; Polo nous ouvre la demeure d'un seigneur de cette cité, à savoir un palais d'une matière précieuse, couvert tout en or, d'une étendue démesurée et resplendissant de tant de magnificences, qu'il renonce à les raconter. En un vallon arménien, il a rencontré une source d'huile qui alimente les provinces environnantes dans le royaume de Mosul. Il s'est arrêté, tout pensif, au pied de la tour de Baldach, pleine d'or et de pierreries, où le prince, son possesseur, type d'une basse avarice, fut enfermé par son vainqueur et expira sur ses trésors. Vous pénétrerez avec lui dans la ville de Bascia, ceinte, comme d'une auréole, d'un immense bois de palmiers dattiers toujours verts. Il vous introduira, si vous le voulez, dans la cité de Ciandu, résidence d'été du Grand Khan des Indes et même dans le palais impérial qu'il a fait construire en pierre, en marbre et en or (1). Voulez-vous juger de son parc, respecté des feux du soleil et baigné de plusieurs rivières? Il vous fera marcher sept lieues, et vous n'en aurez encore vu que le tour. Il vous montrera dans ses prés, sous ses bocages, dans les îles ou sur la marge de ses lacs, des troupeaux de daims, de chevreuils, de cerfs et d'autres bêtes

(1) A la Bibliothèque Impériale : *Il Milioni di Marco Polo* (de Million de Marc Paul), ouvrage qui nous a fourni une partie des détails de cette notice.

(1) *Ciandu, Schantu, ou Kay-ping-fu*, bâtie par Koublaï, et dont on voyait encore les restes en 1691.



fauves. Mais voici venir le Grand Khan lui-même, monté sur son cheval de chasse; cet animal qu'il tient en laisse, c'est son grand léopard privé, prêt à fondre, au signal du maître, sur ces inoffensifs animaux. Détournez-vous donc de sa route et suivez Polo sous ces bois : « Car, vous dira-t-il, au milieu, » il y a une belle maison de plaisance faite de » cannes et roseaux, laquelle est toute dorée par » dedans et dehors, avec enrichissement de belles » peintures, et construite de tel artifice que la pluie » n'y peut faire dommage. Elle peut se défaire et » mettre sur pièces, et incontinent se remettre sus. » Il ajoutera qu'elle est maintenue, quand elle est dressée, au moyen de deux cent cordes de soie : que les cannes qui la composent ont bien quinze pas de longueur contre trois palmes d'épaisseur, qu'elle a des piliers, des cloisons, des appartements, et que l'hiver on la démonte pour la serrer et la garder jusqu'à la prochaine belle saison.

Enfin, après tant de merveilles et pour leur opposer une ombre qui en fasse ressortir l'éclat, Polo vous fera côtoyer la *Terre de obscurité*, où les jours égalent à peine en longueur et en clarté notre crépuscule, empire d'une nuit sans astres, séjour d'une horreur sans limites et d'une épouvante sans nom.

Tout pourtant n'est pas description dans la relation étonnante du voyageur vénitien : l'administration, les ressources, la situation géographique et

politique de presque tous les pays qu'il a parcourus y sont tour à tour consignées. Pour apprécier son ouvrage, il faut se souvenir, comme nous l'avons dit plus haut, qu'on ne savait rien de son temps sur le nord de l'Asie ni sur les contrées qui la terminent à l'Est, et qu'il ne courait sur la Perse, la Mongolie, la Tartarie et les Indes, que des traditions fabuleuses. Polo a non-seulement fait connaître la Chine en détail et sous son vrai jour, mais il a décrit le Japon, Madagascar, plusieurs des îles de l'Asie et une partie alors inconnue des côtes du continent africain. Son voyage a montré la route à des explorations qui ont justifié et qui justifient tous les jours encore celle d'entre ses assertions qu'on a crues le moins acceptables; le premier, il a donné des idées précises sur les régions orientales; il a fourni un champ nouveau à la navigation, aux sciences, aux intérêts commerciaux. Si les voyages faits depuis par les Russes et les Anglais ont amené d'autres lumières et des notions plus étendues sur les contrées qu'il a décrites, sa relation n'en a pas moins ouvert cette voie vers les découvertes; elle sera toujours « comme un monument précieux pour l'histoire de la Géographie et pour celle des États, » et Polo restera placé, parmi les voyageurs illustres, auprès de l'immortel Colomb.

M<sup>me</sup> FÉLICIE D'AYZAC.

## BIBLIOGRAPHIE.

### EUGÉNIE DE GUÉRIN

JOURNAL ET LETTRES

Avec une Notice par M. TRÉBUTIEN (1).



UNE singulière destinée s'est attachée à ce nom de Guérin. Au treizième siècle, il était dans toutes les bouches; Guillaume le Breton le chantait dans sa *Philippéide*; clercs, nobles et peuple le célébraient à l'envi, puis la rouille du temps passa sur lui, il tomba dans un profond oubli, et de nos jours, deux jeunes gens, le frère et la sœur, ont vu ce nom, qu'ils portaient modestement, illustré, après leur mort, par leur talent poétique : il ne leur a pas donné la fortune, mais il a doré d'une gloire tardive leurs humbles tombeaux. L'évêque Guérin, qui avait dirigé l'ordre

de la bataille de Bouvines, et qui, aux côtés de Philippe-Auguste, chantait des psaumes avec ses chapelains pour appeler le secours d'en haut sur les armes françaises, cet évêque, grand homme de guerre et grand homme d'Eglise, avait des neveux dont la postérité se perpétua sans faire beaucoup parler d'elle. Ses derniers descendants étaient Maurice et Eugénie de Guérin; c'est de ce frère et surtout de cette sœur, génies jumeaux, que nous allons vous parler.

Rien de plus humble et de plus caché que leur vie. Ils étaient nés en Languedoc, dans un vieux manoir, moitié ferme, moitié château, et ils y vivaient, au sein d'une fortune étroite, avec leur père, un autre frère, et une autre sœur. Eugénie et Maurice s'étaient aimés particulièrement depuis leur enfance; ils avaient les mêmes goûts, les mêmes aspirations, un talent inné pour la poésie, et peut-être même le talent d'Eugénie était-il plus vivace que celui de son frère; ils s'aimaient, et pourtant ils se quittèrent. Emporté par l'inquiétude et l'ambition, Maurice partit pour Paris, et sa sœur, restée seule au manoir, tint de ses actions, et surtout de ses pensées, un journal fidèle qu'elle destinait à Maurice; loin de lui, elle

(1) Chez Didier, quai des Grands-Augustins, 35. Paris, 7 fr. Par la poste, 8 fr.



voulait vivre encore sous ses yeux. Un seul être devait le lire, et goûter le parfum exquis de cette âme cachée, et le sort a voulu que le journal, si soigneusement dérobé à tous les regards durant la vie d'Eugénie, fût, après sa mort, rendu public, et que ses pensées alassent consoler, relever, exhorter d'autres cœurs, seuls aussi peut-être, et qui apprendront quel bon usage on peut faire de la solitude. Mais laissons parler la sœur de Maurice.

« Le 20. — J'aime la neige, cette blanche vue à quelque chose de céleste. La boue, la terre nue me déplaisent, m'attristent; aujourd'hui je n'aperçois que la trace des chemins et les pieds des petits oiseaux. Tout légèrement qu'ils se posent, ils laissent leurs petites traces qui font mille figures sur la neige. C'est joli à voir ces petites pattes rouges comme des crayons de corail qui les dessinent. L'hiver a donc aussi ses jolies choses, ses agréments. On en trouve partout quand on y sait voir. *Dieu répand partout la grâce et la beauté.* Il faut que j'aie vu ce qu'il y a d'aimable au feu de la cuisine, des buchettes si je veux. Ceci n'est qu'un petit bonjour que je dis à toi et à la neige, au salut du lit.

» Il m'a fallu mettre un plat de plus pour Sauvage Roguier, qui nous est venu voir. C'est du jambon au sucre, dont le pauvre garçon s'est liché les doigts. Les bonnes choses ne lui viennent pas souvent à la bouche, voilà pourquoi je l'ai voulu bien traiter. C'est pour les délaissés, il me semble, qu'il faut avoir des attentions; l'humanité, la charité nous le disent. Les heureux s'en peuvent passer, et il n'y en a pourtant que pour eux dans le monde : c'est que nous sommes faits à l'envers.

» Pas de lecture aujourd'hui; j'ai fait une coiffe pour la petite qui m'a pris tous mes moments. Mais pourvu qu'on travaille, soit de tête ou des doigts, c'est bien égal aux yeux de Dieu, qui tient compte de toute œuvre faite en son nom. J'espère donc que ma coiffe me tiendra lieu d'une charité. J'ai fait don de mon temps, d'un peu de peau que m'a emporté l'aiguille, et de mille lignes intéressantes que j'aurais pu lire. Papa m'apporta avant-hier, de Clairac, *Ivanhoe* et le *Siccle de Louis XIV*. Voilà des provisions pour quelques-unes des longues soirées d'hiver. C'est moi qui suis lectrice, mais à bâtons rompus; c'est tantôt une clef qu'on demande, mille choses, souvent ma personne, et le livre se ferme pour un moment. O Mimin (1), quand reviendras-tu aider la pauvre ménagère à qui tu manques à tout moment?...

» Trois jours de lacune, mon cher ami. C'est bien long pour moi, qui aime si peu le vide, mais le temps m'a manqué pour m'asseoir. Je n'ai fait que passer dans ma chambrette depuis samedi; à présent seulement je m'arrête, et c'est pour écrire à Mimi bien au long et deux mots ici. Pour le moment, tout est calme, le dedans et le dehors, l'âme et la maison, état heureux, mais qui laisse peu à dire comme les règnes pacifiques. Volontiers je ferais vœu de clôture au Cayla. Nul lieu au monde ne me plaît comme le chez-moi. Oh! le délicieux *chez-moi*! Que je te plains, pauvre exilé, d'en être si loin, de ne voir les tiens qu'en pensée, de ne pouvoir nous dire ni bonjour, ni bonsoir, de vivre étranger, sans demeure à toi dans ce monde, ayant père, frère, sœurs en un

endroit! Tout cela est triste, et cependant je ne puis pas désirer autre chose pour toi. Nous ne pouvons pas t'avoir, mais j'espère te revoir, et cela me console. Mille fois je pense à cette arrivée, et je prévois d'avance combien nous serons heureux.

» Que les ciels doivent être beaux! c'est ce que j'ai pensé pendant les moments que je viens de passer en contemplation devant le plus beau ciel d'hiver. C'est ma coutume d'ouvrir ma fenêtre avant de me coucher pour voir quel temps il fait, et pour en jouir un moment s'il fait beau. Ce soir, j'ai regardé plus qu'à l'ordinaire, tant c'était ravissant, cette belle nuit! Je pensais à Dieu qui a fait notre prison si radieuse; je pensais aux saints qui ont toutes ces belles étoiles sous leurs pieds; je pensais à toi qui les regardais peut-être comme moi. Cela me tiendrait aisément toute la nuit; cependant, il faut fermer les fenêtres à ce beau dehors, et cligner les yeux sous des rideaux....

» Je ferme saint Augustin, l'âme remplie de ces douces paroles : Jetez-vous dans le sein de Dieu comme sur un lit de repos. La belle idée et le doux délassement que nous trouverions dans la vie si nous savions, comme les saints, nous reposer en Dieu! Ils vont à lui comme des enfants à leur mère, et sur son sein ils dorment, ils prient, ils pleurent, ils demeurent. Dieu est le lieu des saints, mais nous, terrestres, nous ne connaissons que la terre, cette pauvre terre noire, sèche, triste comme une demeure maudite....

» Je viens de me chauffer à tous les feux du hameau. C'est une tournée que nous faisons de temps en temps avec Mimi, et qui a bien des agréments.

» C'était aujourd'hui une visite de malades; aussi avons-nous parlé remèdes et tisanes. « Prenez ceci, faites cela, » et on nous écoute aussi bien qu'aucun médecin. Nous avons ordonné à un petit enfant malade pour avoir marché pieds nus de mettre des sabots, à son frère couché à plat ventre avec un grand mal de tête de mettre un oreiller : cela l'a soulagé, mais ne le guérira pas, je crois. Il commence une fluxion de poitrine, et les pauvres gens sont dans leur fumier comme des bêtes dans leur écurie : ce mauvais air les empest. De retour au Cayla, je me trouve dans un palais comparé à cette maison. C'est ainsi qu'en regardant au dehors, je me trouve toujours bien placée.

» Le berger m'a annoncé ce matin l'arrivée des bergeronnettes. Une a suivi le troupeau toute la journée; c'est de bon augure, et nous aurons bientôt des fleurs. On croit aussi que cet oiseau porte bonheur aux troupeaux. Les bergers les vénèrent comme une sorte de génie, et se gardent d'en tuer aucune. Si ce malheur arrivait, le plus beau mouton du troupeau périrait. Je voudrais que cette naïve crédulité préservât de même tant d'autres petits oiseaux que nos paysans font périr inhumainement, et qui m'ont donné bien du chagrin autrefois. Le malheur des nids était un de mes chagrins d'enfance. Je pensais aux mères, aux petits, et cela me désolait de ne pouvoir les protéger, ces innocentes créatures. Je les recommandais à Dieu :

Je disais : O mon Dieu! ne les faites pas naître,  
Ou préservez-les du malheur;  
Préservez ces petits, vous êtes bien le maître,  
Des griffes du vautour, des mains de l'oiseleur.

(1) Mimin, Mimi, petit nom de la sœur aînée d'Eugénie.



J'en ai vu qu'on prenait de leur nid sous le lierre,  
D'autres sur le grand chêne ou cachés sous la terre,  
Et tristes comme moi quand je n'ai pas ma cour,  
Tous mouraient dans un jour.

Et tous auraient chanté ! tous, étendant leurs ailes,  
Se seraient envolés dans les bois, sur les mers ;  
Et quand n'altraient les fleurs, ces pauvres hirondelles,  
Renaltraient dans les aires.

Vous les verriez, enfants, passer sous les nuages,  
Et puis, chaque matin, gazouiller tout l'été...  
Oh ! que c'est bien plus doux que de les voir en cages,  
Sans chants ni liberté !...

» Une visite d'enfant me vint couper mon histoire hier. Je la quittai sans regret. J'aime autant les enfants que les pauvres vieux. Un de ces enfants est fort gentil, vif, éveillé, questionneur, il voulait tout voir, tout savoir. Il me regardait écrire, et prenait le *pulvérier* pour du poivre dont j'apprêtais le papier. Puis il m'a fait descendre ma guitare qui pend à la muraille pour voir ce que c'était, il a mis sa petite main sur les cordes et a été transporté de les entendre chanter : *Què aco qui canto aqui ?* (Qu'y a-t-il qui chante ainsi ?) Le vent qui soufflait fort à la fenêtre l'étonnait aussi ; ma chambre était pour lui un lieu enchanté, une chose dont il se souviendra longtemps, comme moi si j'avais vu le palais d'Armide. Mon Christ, ma Sainte Thérèse, les autres dessins que j'ai dans ma chambre, lui plaisaient beaucoup ; il voulait les avoir et les voir tout à la fois, et sa petite tête tournait comme un moulinet. Je le regardais faire avec un plaisir infini, toute ravie à mon tour de ces charmes de l'enfance. Que doit sentir une mère pour ces gracieuses créatures ? Après avoir donné au petit Antoine tout ce qu'il a voulu, je lui ai demandé une brouche de ses cheveux, lui offrant une des miennes. Il m'a regardé un peu surpris. « Non, m'a-t-il dit, les miennes sont plus jolies. » Il avait raison : des cheveux de trente ans sont bien laids auprès de ses boucles blondes. Je n'ai rien obtenu qu'un baiser. Ils sont doux les baisers d'enfant ; il me semble qu'un lis s'est posé sur ma joue.

» Voilà sous ma plume une petite bête qui chemine, pas plus grosse qu'un point sur un z. Qui sait où elle va ? de quoi elle vit ? si elle n'a pas quelque chagrin au cœur ? Qui sait si elle ne cherche pas quelque Paris où elle a un frère ?...

» Depuis deux jours je ne t'ai rien dit, cher Maurice ; je n'ai pu mettre ici rien de ce qui m'est venu en idées, en événements, en craintes, en espérance, en tristesses, en bonheur. Quel livre que tout cela ! Deux jours de vie sont longs et pleins quelquefois, et même tous, si l'on veut s'arrêter à tout ce qui se présente. La vie est comme un chemin bordé de fleurs, d'arbres, de buissons, d'herbes, de mille choses qui fixeraient sans fin l'œil du voyageur, mais il passe. Oh ! oui, passons sans trop nous arrêter à ce qu'on voit sur terre où tout se flétrit et meurt. Regardons en haut, fixons les cieux, les étoiles, passons de là aux cieux qui ne passeront pas. *Que la terre est petite à qui la voit des cieux !* a dit Delille après un saint, car les saints avec les poètes se rencontrent quelquefois....

» Je rentre pour la première fois dans cette chambre où tu étais encore ce matin. Que la chambre d'un absent est triste ! On le voit partout sans le

trouver nulle part. Voilà les souliers sous le lit, ta table toute garnie, le miroir suspendu au clou, les livres que tu lisais hier au soir avant de t'endormir, et moi qui t'embrassais, te touchais, te voyais. Qu'est ce monde où tout disparaît ! Maurice, mon cher Maurice, oh ! que j'ai besoin de toi et de Dieu ! aussi, en te quittant, suis-je allée à l'église, où l'on peut prier et pleurer à son aise. Comment fais-tu, toi qui ne pries pas, quand tu es triste, quand tu as le cœur brisé ? Pour moi, je sens que j'ai besoin d'une consolation surhumaine, qu'il faut Dieu pour ami quand ce qu'on aime fait souffrir.

» Oh ! des lettres, des lettres de Paris, une des tiennes ! Tu es arrivé bien portant, bien content, bien venu ! Dieu soit béni ! je n'ai que cela au cœur, je dis à tout le monde : Maurice nous a écrit, il a bien fait son voyage, a eu beau temps, et cent autres choses qui se présentent. Ces lettres, cette écriture, comme cela fait plaisir ! comme le cœur s'y jette et s'en nourrit ! mais après on redevient triste, la joie tombe, le regret remonte et fait trouver qu'une lettre, c'est bien peu à la place de quelqu'un. On n'est jamais content, toute joie est tronquée. Dieu le veut, Dieu le veut ainsi, et que le beau côté qui manque ne se trouve qu'au ciel. Là, le bonheur dans sa plénitude ; là, la réunion est éternelle....

» Romiguères est venu passer la soirée, se chauffer à notre feu, parler ânes et moutons, et ce qui m'a le plus amusée, faire voir ses papiers pour savoir son âge ; il se trompait de sept ans. Heureux homme ignorant sa vie ! Ces vies de paysans s'en vont comme des ruisseaux sans savoir depuis quel temps ils courent. Ils ont bien pourtant leurs époques, mais ils ne datent pas comme nous ; ils vous disent : Je naquis que ce champ était en blé, je me mariai quand on planta cet arbre, qu'on bâtitait cette maison... grands et beaux registres....

» Mon pauvre père ! que serais-je sans lui sur la terre ? Je ne me suis jamais crue au monde que pour son bonheur, Dieu le sait, car je lui ai consacré ma vie. Jamais l'idée de le quitter ne m'est venue que pour aller au couvent. Encore cette pensée me quitte-t-elle tant je sens impossible de m'arracher d'ici, d'en sortir, même pour aller avec toi.... Hélas tant de fois je suis en tristesse, je m'alarme. O frères, frères, nous vous aimons tant ! Si vous le saviez, si vous compreniez ce que coûte votre bonheur, de quels sacrifices on le payerait ! O mon Dieu ! qu'ils le comprennent et n'exposent pas si facilement leur chère santé et leur chère âme !

» Que tu me fais de peine, que tu m'en fais ! Si je pouvais quelque chose à cela ! mais nous sommes séparés ! tu me dirais ce que tu as, ce que c'est que cette tristesse que tu as emportée d'ici. Le regret de nous quitter ? C'est une peine, mais pas dévorante, et puis quitter des sœurs pour une fiancée, du doux au plus doux, on se console.... Nous verrons, hélas ! nous verrons. J'ai de tristes pressentiments.

» Des hirondelles, oh ! des hirondelles qui passent ! les premières que je vois. Je les aime, ces annonciatrices du printemps, ces oiseaux que suivent doux soleils, chants, parfums et verdure. Je ne sais quoi pend à leurs ailes qui me fait un charme à les regarder voler ; j'y passerais longtemps.... »

Le journal, auquel nous n'avons pu emprunter que des fragments, se poursuit ainsi, empruntant à



la nature ses charmes, à la religion sa force, aux affections de famille leur suavité, mais pourtant, au fond de cette âme impressionnable, de cette âme de femme et de poète, on sent une anxiété constante, une menace de l'avenir toujours dressée, et l'on comprend qu'il faut, ainsi qu'elle l'a dit elle-même, que le sein de Dieu soit son lieu de repos, pour qu'elle puisse supporter les peines que lui cause un frère si tendrement aimé. Maurice à Paris, Maurice, égaré dans des voies dangereuses, Maurice menacé par une maladie qui ne pardonne pas, Maurice trop aimé est le souci et la gloire de sa cœur. Elle sentait qu'elle allait le perdre, et quand ce moment affreux arriva, Dieu lui accorda une suprême consolation : ce fut Eugénie qui prépara Maurice à l'éternité, elle eut la joie de le voir mourir en chrétien, et dès lors elle ne vécut plus que les yeux fixés au ciel. Son journal, après la mort de Maurice, portait ce titre :

ENCORE A LUI !

A MAURICE MORT, A MAURICE AU CIEL.

IL ÉTAIT LA JOIE ET LA GLOIRE DE MON CŒUR.

OH ! QUE C'EST UN DOUX NOM PLEIN DE DILECTION QUE LE  
NOM DE FRÈRE !

Cette partie du journal est consacrée à raconter, avec les détails les plus touchants, les dernières journées de Maurice de Guérin, suprême satisfaction d'une douleur inconsolable ; nous nous refusons au plaisir d'en extraire les plus belles pages, elles ne peuvent être séparées, et c'est dans l'ouvrage même qu'il faut lire ce beau monument de la piété fraternelle et chrétienne. Une gloire tardive était promise à ce nom de Maurice ; quelques amis recueillirent ses écrits, et la presse s'occupa de cette étoile disparue si vite ; ces tardifs hommages intéressèrent Eugénie, elle suivit des yeux, du fond de sa solitude, le mouvement qui se faisait autour de cette chère mémoire ; elle rectifia quelques détails erronés qui auraient pu nuire à son frère, elle coordonna ses papiers, reliques de sa pensée, ce furent là les soins qui remplirent les dernières années de sa vie : elle survécut neuf ans à ce frère pour qui elle avait vécu, qui, enfant, avait été sa joie, jeune homme, l'objet de sa maternelle préoccupation, mort, sa douleur et son orgueil.

Il sort de la vie d'Eugénie de Guérin, telle qu'elle l'a tracée elle-même, une grande leçon de force et de résignation. Elle portait un nom historique, et elle sut se contenter d'une condition obscure et presque pauvre ; elle avait tous les dons de l'esprit, et jamais elle ne se plaignit de vivre à la campagne, loin du monde et parmi les paysans ; elle avait l'âme la plus aimante, elle eût été la plus digne épouse et la plus tendre mère, elle vieillit dans le célibat, et sut trouver dans les affections de famille de quoi remplir son cœur. Dieu l'avait voulue oubliée, pauvre, vieille fille, elle le voulut aussi, et ne se plaignit jamais d'un sort qui pouvait paraître rigoureux. Sous ce rapport, ce livre est un grand enseignement. Nous ajouterons qu'il est de la lecture la plus attachante et la plus pure.

M. BOURDON.

## MOIS DES SERVITEURS DE MARIE

Par M<sup>me</sup> M. BOURDON (1).

Si le mois de mai voit naître les lilas, il voit éclore aussi chaque année un certain nombre de volumes, prose et vers, méditations et cantiques, destinés à célébrer Marie, la Reine des anges et des hommes, à qui le mois le plus beau de l'année est consacré. Notre collaboratrice, madame Bourdon, vient d'apporter aussi son tribut à cette gerbe ; nous recommandons à nos lectrices ce nouveau *Mois de Marie*, où elles trouveront pour chaque jour une méditation sur la vie de la sainte Vierge, des réflexions pratiques, une prière, tirée des écrits des saints Pères et des Docteurs, et un exemple de dévotion à Marie. Il pourra, nous l'espérons, fournir un solide aliment à leur piété.

(1) Chez Putois-Cretté, 39, rue Bonaparte. Paris, un volume in-12, prix : Paris, 1 fr. 50 c. Par la poste, 1 fr. 75 c. — M. Putois-Cretté, et non pas M. Bray, est également éditeur de *Marthe Blondel* et d'*Antoinette Lemire*, dont il a été question dans notre numéro de Mars.

## LA FILLE DE JACQUES CŒUR

UNE CHANSON AU XV<sup>e</sup> SIÈCLE.



AUTOMNE de 1446 s'ouvrait riche et brillant : de serènes et chaudes journées tempérées par la fraîcheur des nuits, une moisson abondante venaient apporter à la France épuisée le calme après lequel elle soupirait depuis un siècle. Ce jour-là, 20

septembre, le soleil couchant embrasait l'horizon d'un nuage de pourpre, et en envoyant ses reflets dans les vitraux colorés de l'hôtel de la Chaussée, à Bourges, le faisait paraître comme illuminé.

Jusqu'à cette époque, l'architecture ne s'était appliquée qu'aux monuments religieux, mais Jacques Cœur, que son commerce avait forcé à un long séjour en Italie, reçut une vive impression de la supériorité de ses édifices, et à son retour en France, en 1443, il fit construire l'hôtel de la Chaussée, aujourd'hui



d'hui l'hôtel de ville de Bourges. L'entrée principale était composée d'une grande porte sans vouûte et d'une petite à côté. Elles étaient en bois sculpté; les clous, ciselures et barres de fer, ainsi que les balcons des fenêtres, étaient d'un travail très-fin; le heurtoir était en forme de cœur. Sur toute la façade, les cœurs et les coquilles destinés à rappeler le nom du maître étaient entremêlés de devises parmi lesquelles on lisait celle-ci : « A cœur vaillant rien d'impossible; » et cette autre : « Dire, faire, taire. » Les vitraux étaient enrichis de peintures dues à Jehan Fouquet, célèbre peintre tourangeau. La chapelle était au-dessus du portail, et la fenêtre principale en ogive était d'une architecture pure et élégante; de chaque côté deux petites fenêtres où étaient sculptées les figures de Jacques et de son épouse, Macée de Léodepart. A l'intérieur, tout était distribué avec intelligence, et approprié aux usages domestiques, ce qui était assez rare alors. Au-dessus de chaque pièce, des bas-reliefs en indiquaient la destination. On remarquait encore une tour très-élevée d'où l'on découvrait de fort loin; enfin l'écusson de Jacques Cœur était peint en relief au-dessus du portail : il portait d'azur à la face d'or, chargé de trois coquilles de sable, accompagnées de trois cœurs de gueules, trois et un.

A l'une des fenêtres, près de la chapelle, était assise Perrette Cœur, fille unique du maître des monnaies, et âgée de quinze à seize ans; elle venait sans doute de réciter son chapelet, car il était posé sur un riche missel à lourdes agrafes d'argent ciselé. Après avoir considéré le beau coucher de soleil qu'elle avait devant elle, la jeune fille s'était mise à chanter d'une voix fraîche, quoique un peu grêle, ces strophes alors fort en vogue, et peut-être inspirées par l'amour patriotique de Jeanne d'Arc :

Si pour paine prendre  
Bœufs et brebis vendre,  
Préserver pouvoye  
Notre roi de cendre  
Et mort de le prendre,  
Que je l'empêchoye  
Tout le mois voudroye.

.....

Gardant les brebis,  
Pour Dieu lui priray,  
Et ses fleurs de liz  
Le précieux liz  
Si noble et joliz,  
Tant que je vivray,  
Je l'honoreray.

En ce moment plusieurs cavaliers débouchaient par une rue longeant la droite de l'hôtel; l'un d'eux, en entendant le chant clair de la jeune fille, s'arrêta en retenant d'un geste ses compagnons pour écouter avec un plaisir réel la chanson que Perrette Cœur recommença plusieurs fois avec une expression naïve et touchante. Elle entonnait pour la troisième fois :

Si pour paine prendre....

et le cavalier l'écoutait avec autant d'attention, quand un son de trompe retentit du côté opposé de la place, et un héraut d'armes, suivi d'un assez grand nombre d'hommes d'armes, arriva en criant : le roi ! le roi !

avant que le cavalier ait eu le temps de lui imposer silence. En un instant les habitants de Bourges remplirent la place, et les cris de : Noël au roi ! Vive Charles VII, retentirent. C'était le roi en effet, avec son air affable et bon, sa taille haute et un peu voûtée; il portait un costume de chasse, ainsi que ceux de sa suite; il continuait à regarder en souriant la fenêtre d'où Perrette avait promptement disparu, lorsque Jacques Cœur vint mettre un genou en terre devant le roi, et lui présenta sur un plat d'or les clefs de sa maison.

« J'accepte une hospitalité que je venais vous demander, messire Cœur, dit Charles. La chasse nous a entraînés loin de Chinon, et nous ne serons pas fâchés de visiter votre demeure, dont on dit merveille; vrai, c'est beau en dehors comme un palais de roi. Et mi-courtois, mi-noucheant, il mit le pied sur le genou qu'avancait Jacques Cœur, et descendit de son destrier.

— Votre Majesté nous fait grand bonheur, reprit Jacques, mais elle sait que nos biens comme nos cœurs sont à elle. »

Le roi secoua la tête en souriant :

« Oui, dit-il, oui, tu es un fielle, et je sais, bon Jacques, que je puis compter sur toi aussi..... Non, messire de Chabannes, merci, je m'appuierai sur le bras de mon hôte, dit-il à un gentilhomme qui lui présentait la main pour monter les quelques marches du perron. Chabannes se retira, non sans lancer un regard haineux dans lequel il semblait embrasser le roi, le maître des monnaies et l'hôtel. Cependant Charles, toujours appuyé sur Jacques, monta les deux étages qui conduisaient à la salle d'apparat, dite salle des galeries, où Macée de Léodepart et ses enfants, Jean, Perrette, Henri, Renaud et Geoffroy attendaient avec une contenance respectueuse.

« Salut et joie à tous, dit Charles avec cette courtoisie héréditaire chez les Valois, salut, dame, damoiselle et messires. Il ajouta, en prenant place sur le siège d'honneur : Ah ! messire Cœur, vous avez beau faire, vous ne saurez me donner bienvenue aussi agréable que cette belle enfant l'a fait.

— Perrette ! dit madame Cœur étonnée.

— Oui Perrette, si tel est son nom; et le roi fredonna :

Le précieux liz  
Si noble et joliz,  
Tant que je vivray  
Je l'honoreray.

— Jamais je n'avais entendu si gente fauvette. Ça, ma mie, je vous dois une récompense pour le plaisir que vous m'avez fait.

— Mais, sire, dit Jacques avec vivacité, ni mes enfants ni moi n'avons besoin de récompense pour bien aimer le roi.

— Votre Majesté est faite pour inspirer l'affection et le dévouement, dit Macée.

Le front de Charles VII se couvrit d'un nuage.

« Des dévouements, répéta-t-il en se cachant les yeux de la main, Dieu veuille qu'ils ne soient pas tous récompensés comme..... Pauvre Jeanne.

— Ne dirait-on pas un reproche indirect dans ces paroles ? murmura Antoine de Chabannes à Jean Bureau, ministre du roi, et placé à côté de lui.

— Eh ! sire, dit le brave Dunois, qui avait son franc



parler, vengez-la morte, puisqu'on n'a pu la venger vivante. »

Charles lui jeta un regard de reproche, mais ce monarque oublieux et faible, ne subissait pas longtemps les impressions fâcheuses, et secouant vite son triste souvenir :

« J'en reviens à mon dict, malgré toi, sire Jacques, et laisse à demoiselle Perrette la liberté de me demander ce que bon lui semblera, et moi, le roi, je m'engage à le lui accorder. »

Le visage de la jeune fille se couvrit d'une vive rougeur, et elle jeta un coup d'œil vers un coin de la salle où se tenait un grand jeune homme pour le moins aussi rouge qu'elle, puis elle parut se raviser et dit :

« Je vous remercie, mon seigneur, mais pour l'heure, mon père et ma mère ont seuls mission de satisfaire mes desirs... Cependant plus tard... dans longtemps, si faire se pouvait que j'aie à requérir la bonté et la clémence du roi, sire, veuillez vous en souvenir. »

— Oui, gracieuse enfant, oui, le roi se souviendra toujours de toi ; tiens, reçois cette chaîne en gage. Mais j'espère que maître Cœur ne sera pas aussi retenu, et qu'il acceptera bien ce brevet d'argentier que je lui destine en récompense de ses loyaux services.

— Sire, vous me comblez, dit le négociant dont le visage s'enflamma de joie.

— Accepte, lui murmura Charles VII, tu trouveras bientôt moyen de t'acquitter ; et le roi échangea un regard avec le sire de Dunois.

— Sire, répondit Jacques, vous êtes l'auteur de ma fortune, vous êtes libre d'en disposer. »

Le roi, enchanté de cette assurance, fut joyeux pendant son séjour à la Chaussée. Il se montra reconnaissant de la réception royale que lui fit son sujet, et « s'ébahit moult, dit la chronique, de la richesse et grandeur de l'argentier. » Celui-ci était toute confiance, sa joie égalait son orgueil, qui était son plus grand péché, et malgré les conseils et les prières de Jehan de Village, l'un de ses facteurs les plus fidèles, qui l'avertit de secrètes manœuvres d'Antoine de Chabannes, il ne voulut rien entendre, et rejoignit au plus tôt le roi, qui tenait sa cour à Paris.

Depuis longtemps Dunois, qui avait été le compagnon d'armes et l'ami de Jeanne d'Arc, ne cessait d'exciter son maître à la vengeance ; Charles, enfin touché par ces avis et par le cri de sa propre conscience, résolut de demander aux Anglais un compte tardif, mais terrible, de leur inique et lâche cruauté. Il résolut de les attaquer par la Normandie, et c'était pour avoir l'argent nécessaire à cette entreprise qu'il eut recours à son argentier. Jacques Cœur s'associa généreusement à ce projet, et seconda Dunois quand il s'agissait de réveiller, par de sages paroles, les résolutions du roi qui faiblissaient souvent au moment de l'exécution.

Cependant l'expédition résolue ne fut effectuée que deux ans après, et l'année 1448 vit s'accomplir la campagne de la Normandie, qui se termina glorieusement par la bataille de Formigny, suivie de la reddition de Rouen. Charles, qui avait combattu avec un grand courage, vit dans ce succès l'expulsion définitive des Anglais. Jusque-là, l'argentier contribua

autant par les ressources de ses capitaux que par celles de son intelligence à accroître la gloire de la France, et donna un essor puissant au commerce. Par ses vaisseaux naviguant sur les mers du sud de l'Europe, il tenait tête à l'Orient, et balançait la prépondérance des riches républiques italiennes. A l'intérieur du royaume, il encourageait les arts, exploitait des mines, restituait à l'argent monnayé sa juste valeur, et obligeait de son or les plus grands seigneurs qui, à l'exemple du roi, venaient puiser dans ses coffres. Mais cet excès de générosité même lui fut fatal, car les courtisans, humiliés d'avoir recours à un marchand, ne trouvèrent d'autre moyen que l'ingratitude pour se délivrer de la reconnaissance, et commencèrent à le haïr en attendant qu'ils pussent le perdre. Antoine de Chabannes, comte de Dammarin, toujours rangé à la tête de ses ennemis, animé par une basse jalousie et une averse cupidité, avait entraîné le jeune La Trémouille et Jean Bureau, ministre du roi. Mais jusqu'à ce jour, Charles avait fermement obstiné l'oreille aux calomnies naissantes, et continuait à combler Jacques d'amitié et de preuves d'estime.

11

## RENAUD.

Cependant les ennemis de Jacques Cœur travaillaient à sa ruine avec une persistance qui devait triompher d'un prince aussi faible et aussi oublieux. Ils inventaient mille ressorts pour perdre l'argentier, mais toute preuve portant le cachet de la vérité et d'une importance réelle leur manquait. La famille de Jacques, instruite des menées de Chabannes et de ses amis, le rappelait avec inquiétude ; Jaquelin, l'époux de Perrette, lui avait envoyé plusieurs messages, restés jusqu'alors sans résultats.

Renaud, le plus jeune enfant de Macée de Léodépart, attristé des larmes qu'il voyait répandre à sa mère, croyait lui apporter quelque consolation en grimpant à tout propos à la tourelle, dans l'espoir de découvrir le premier le cher voyageur. Il s'y rendait un matin, tout soucieux d'avoir trouvé sa mère plus pâle que de coutume, et Perrette les yeux rougis, quand il aperçut, appuyé contre la petite poterne, un étranger qu'il crut un envoyé de Jacques Cœur. Avec l'étourderie de son âge, il redescendit l'escalier tournant de la tour, et traversant les cours de derrière, il ouvrit lui-même. L'homme recula d'abord comme s'il eût voulu fuir, mais à la vue de l'enfant, il parut se raviser, et lui dit en portant la main à son casque orné d'une grande plume rouge et noire :

« Par mon épée, gentil sire, vous ferez un beau soldat ! quel poignet, et comme vous tirez les verrous et les barres de fer de votre forteresse ! sans vous, je serais encore sur le chemin. »

— Bah ! reprit Renaud, évidemment flatté de l'éloge fait à sa force ; vous n'aviez donc pas vu ce petit cor qui sert à s'annoncer ? Mais venez près de ma mère, car vous apportez quelque message de monseigneur l'argentier ?

— Non, dit l'étranger sans avancer, je ne suis pas envoyé par votre père ; mais doit-il donc s'arrêter ici à son retour ?



— Oui, oui, sire soldat, car je vois que vous êtes homme de guerre, dit l'enfant en montrant le justaucorps de buffle et les armes de l'étranger; oui, notre père vous racontera un peu les belles choses qu'il a faites, car il a bien travaillé, allez; il a fait rendre Chenel au pape; connaissez-vous Chenel? et le pape l'aime: c'est Jean de Village, mon ami, qui nous a dit cela; connaissez-vous Jean de Village?

— Non.

— Mon père prétend que c'est un second lui-même. Il a eu du chagrin quand mon père a dit que le soudan était son ami; et mon frère Jean, donc, il a dit des messes pour mon père, mais mon père lui a, malgré cela, envoyé une belle monture en or et velours.

— C'est donc vrai? dit le soldat.

— Mais oui, j'ai tort de parler de tout cela, venez plutôt, beau soldat, informer ma mère ou mon frère Jean l'évêque de votre message.

L'inconnu parut hésiter, et il répondit :

« C'est inutile, puisque je vous ai vu, je vous le remettrai, il suffit que notre père l'ait des son arrivée; et l'étranger ouvrit son justaucorps pour en tirer des tablettes portant le scel du roi. Mais le curieux Renaud avait saisi un riche poignard qui pendait au côté de l'étranger, et le retourna en tous sens :

— Est-ce que vous êtes milicien, demanda-t-il, et est-ce que chaque soldat a une aussi belle arme dans l'armée que mon père a faite?

— Votre père a fait une armée? reprit le soldat, par saint Georges, beau sang ne peut mentir! vous êtes haut comme mon épée, et vous voilà aussi orgueilleux que l'argentier.

— Mon père n'est pas un orgueilleux, dit Renaud en fronçant le sourcil et en rougissant beaucoup, et il peut être fier s'il a bien fait. Le roi ne dit pas qu'il est orgueilleux, et le comble de grâces. Ce message en contient peut-être une nouvelle.

— Peut-être, dit le soldat, et oubliant qu'il parlait à un enfant, il ajouta : mais tout puissant qu'il est, tout le monde ne l'admire pas autant que le roi.

— Oh! non, dit Renaud, surtout ce méchant Chabannes qui veut du mal à toute notre maison... mais, reprit l'enfant, avec une défiance hélas! trop tardive, êtes-vous donc un de ses amis que vous insultez mon père?

Le soldat saisit le bras de l'enfant, et lui dit rudement :

« Qu'importe qui je sois! mais rappelle-toi, enfant, qu'il viendra un jour où il vaudra mieux s'appeler Chabannes que Cœur. »

Un bruit de pas fit retourner Renaud, effrayé du regard menaçant de ce hardi messager, et il vit Perrette au bras de son mari Jacquelin, qui le cherchait.

— Que faites-vous, Renaud, en société de ce soldat? demanda le jeune seigneur de Mareuil, en enveloppant l'étranger d'un regard inquisiteur.

Renaud, un peu confus, tendit à son beau-frère le message du roi, et lui dit à voix basse :

« Ce doit être un escorcheur des grandes compagnies, car il n'aime pas notre père, et en dit bien du mal.

— Perrette, dit Jacquelin à sa femme, reconduisez cet oiseaulet volage et curieux vers madame Macée, qui le croyait perdu, je vais congédier cet homme. »

Le messager voulut s'enfuir, mais les archers, un instant en défaut, avaient repris leur poste, et ils étaient deux à garder la poterne; forcés lui fut de s'arrêter.

« Messire, lui dit Jacquelin, malgré votre déguisement, je vous ai reconnu, et je déplore que la haine fasse descendre l'orgueilleux maréchal au rang d'espion.

— Jeune imprudent! dit Chabannes en se redressant, prends garde à tes paroles. Je suis envoyé du roi, et ainsi j'ai droit au respect.

— Quand on réclame le respect, on ne se cache pas pour interroger un enfant.

— Il est venu à ma rencontre, je ne le cherchais pas. Allons, laissez-moi partir.

— Oui, messire; bien que vous soyez seul et entre mes mains, je veux vous apprendre que si la loyauté et l'honneur ont fait bien des cœurs de gentilshommes, ils ont trouvé asile chez Jacques Cœur. Allez donc, sire de Damartin, mais soyez sûrs'il arrive quelque incident fâcheux à notre père, que voilà une épée qui ira vous en demander compte.

— Je serai à vos ordres, mon jeune coq, et ce sera un joli spectacle pour la blanche épouse qui était là il y a un instant; et Chabannes, profitant de la générosité de Jacquelin, sortit précipitamment de la cour, et disparut.

Le lendemain, Cœur arriva, mais pour repartir aussitôt, car le message était un ordre précis de se rendre sans retard à Taillebourg, où le roi était en ce moment.

### III

#### DIEU SEUL EST JUSTE

Charles était à Taillebourg, plongé dans un grand chagrin. Agnès Sorel, dame de beauté pour laquelle il avait beaucoup d'amitié, venait de mourir presque subitement. Des voix malveillantes murmuraient le nom du dauphin, alors en pleine révolte. Pauvre roi au cœur faible, mais né bon et confiant, il était au milieu de sa cour comme un naufragé entouré de vagues grondantes et perfides. S'il avait été coupable par sa criminelle indifférence, il était puni par ce fils qui lui torturait le cœur. Depuis les quelques années qu'il avait rencontré l'homme intelligent et dévoué nommé Jacques Cœur, il s'était reposé sur lui avec sécurité, et voici que cet appui venait à lui manquer; car des bruits injurieux d'abord, des accusations plus positives ensuite, et enfin de prétendues preuves venaient accabler cet homme. Un roi énergique, au cœur reconnaissant, aurait vite deviné la vérité dans ces intrigues, mais Charles, naturellement doux, faible et crédule, était devenu défiant par les circonstances.

Il était dans la grande salle du château, triste et pensif, la tête appuyée sur sa main, ne cherchant pas à cacher les larmes qui tombaient lentement de ses yeux. A ses côtés était Antoine de Chabannes, l'œil brillant et le front joyeux.

« Oui, maréchal, lui disait le roi, ces preuves sont accablantes, mais pourquoi me presser ainsi? il faut que je vérifie, que je juge... On ne condamne pas sans appel un homme qui vous a dévoué son sang et sa fortune, un homme dont on a touché la main, qui s'est assis à votre table, car nous en



« Allez donc voir ce qui cause ce bruit, Arthur, dit-il à un de ses pages. »

L'enfant disparut et revint aussitôt.

« Il n'y a rien qui puisse troubler Votre Majesté, dit-il ; c'était une pauvre femme qui, ne connaissant pas l'ordonnance du palais, voulait avoir une audience. Quand on lui a refusé, elle s'est mise à pleurer. »

Le roi tressaillit à ces mots.

« A pleurer, répéta-t-il, tu dis qu'elle pleurait, enfant ? Cours, va vite, qu'elle revienne, et qu'on l'introduise près de moi, je l'attends. »

Et pendant que le page obéissait, Charles ajouta en se parlant à lui-même :

« Les larmes me pèsent ! Que de remords pour n'en avoir pas essayé quand je le pouvais ! Les tiennes, fidele Jeanne, et les tiennes aussi, pauvre argentier, dont une partie de l'innocence a été reconnue ; que sais-je de l'autre ? »

Le page revenait en courant.

« Voici la femme, monseigneur, elle était déjà loin. »

Une femme suivait en effet l'enfant ; elle était vêtue de deuil, et sa taille frêle se courbait comme un roseau. Après s'être agenouillée devant Charles, elle releva le voile qui lui cachait la figure, et montra un visage si pâle, si souffrant, des yeux si rougis par les larmes, que Charles fit un geste de pitié. Une boucle de cheveux blonds s'échappant de la coiffe de la suppliante, trahissait seul un reste de jeunesse.

« Que voulez-vous de moi ? demanda le roi d'une voix douce.

— Justice, sire.

— Vous l'aurez.

— Sire, mon père est mort déshonoré, ma mère est morte de douleur, deux ans après ; mon époux a succombé sous le fer de l'ennemi de notre famille. Je reste seule pour pleurer sur tant de misères, et je n'ai pas vingt ans !

— Qui êtes-vous ? reprit le roi vaguement inquiet ; je ne puis rendre la vie aux morts.

— Non, sire, je le sais, mais vous pouvez rendre l'honneur à leur mémoire.

« Qui êtes-vous ? » redit le roi.

L'inconnue lui tendit une chaîne d'or fin où étincelait un rubis.

« Sa fille ! dit Charles en cachant sa tête dans ses mains. Il demeura un instant silencieux, puis essaya de retrouver, dans ce visage empreint de douleur et prématurément vieilli, la joyeuse et rose enfant dont la voix était venue lui porter un chant fidèle, cinq ans auparavant !

« Perrette Cœur, redit-il en laissant retomber la chaîne.

— Non, non, plus Perrette, la fauvette de la chanson ; sire, ce nom est celui d'une fille heureuse, mais la fille du banai et la veuve du pauvre Jaquelin ! »

Charles était ému.

« Voyons, dit-il, vous êtes encore jeune, la vie peut redevenir gaie pour vous ; ma protection, d'ailleurs... »

Perrette releva ses paupières rougies, et regardant fixement le roi, arrêta la parole sur ses lèvres.

« Monseigneur, dit-elle, je ne viens pas parler de mon avenir, mais réclamer de Votre Majesté le seul

— Mais encore il a traité avec le soudan, oui, je sais cela ; n'est-ce pas le petit Renaud qui vous a dit cela ?

« Mais encore il est l'auteur de la mort d'Agnès Sorel, » dit Dammartin d'un air sombre.

Le roi, jusque-là plongé dans une triste rêverie, se réveilla à ces mots comme un coursier généreux au bruit du combat.

« Oui, s'écria-t-il d'une voix éclatante, Jacques !... des preuves !... il me faut des preuves !

— La dame de Mortagne, Jeanne de Vendôme, est prête à jurer devant Dieu et vous, sire, qu'elle a vu l'argentier verser le poison à la dame de beauté. »

Charles passa la main sur son front pour en essuyer la sueur froide qui y coulait, puis retombant sur son siège, il poussa un soupir, presque un sanglot, et faisant un signe qui congédiait Chabannes :

« Alors donc, qu'on l'arrête ; dit-il. »

Enfin la parole tant désirée était tombée des lèvres royales ! Chabannes, énergique dans ses haines, ne la transmit à personne, se réservant la satisfaction d'arrêter lui-même son ennemi.

Jacques Cœur, sans s'être donné le temps d'embrasser sa famille, arrivait en toute hâte selon l'ordre du roi. Bien qu'averti des sourdes menées dirigées contre lui, l'argentier n'éprouvait aucune crainte ; dès son arrivée au château de Taillebourg, il se rendit donc près de Charles, mais comme il montait les degrés qui menaient à la chambre royale, Dammartin, lui barrant le passage, lui dit :

« Messire l'argentier, au nom du roi je vous arrête ! »

Jacques ne se laissa pas troubler par cet accueil terrible, et demanda à voir Sa Majesté. Dammartin s'y opposa, et comme ils traversaient la cour pour se rendre à la tour servant de prison, Jacques aperçut, à travers les vitraux colorés, la pâle figure du roi qui se détournait en rencontrant son regard ; il comprit qu'il n'avait pas à compter sur ce cœur sans courage, et, donnant son épée qu'il avait refusée jusque alors :

« Ah ! s'écria-t-il, le roi m'oublie ! Dieu seul est juste. »

#### IV

#### CINQ ANS APRÈS

A cinq ans de là, Charles VII venait d'un brillant tournoi où il avait pris tant de plaisir qu'il en semblait rajeuni. Il avait revu là comme un reflet des jours légers, mais brillants, de la première phase de sa vie. Son second fils, Charles, dont les heureuses qualités le consolait de l'ingratitude de son aîné, avait fait ses premières armes avec bravoure ; c'était sous cette heureuse influence que le roi rentrait dans ses appartements, lorsqu'il entendit une sourde rumeur.



jour qui puisse être heureux dans ma vie, c'est-à-dire celui où Jacques Cœur, l'argentier que son roi honora du nom d'ami, sera reconnu innocent, et où toute tache sera écartée de sa sainte mémoire.

Il est mort en se disant votre fidèle serviteur, ah ! il savait que vous aviez été trompé par des ennemis puissants.

— Silence ! dit le roi, la justice peut-elle donc se tromper ?

— Hélas ! monseigneur, Dieu seul est juste ; puis elle ajouta d'un ton suppliant : Sire, que faut-il donc pour vous fléchir ? Ne vous souvient-il plus des paroles que vous me disiez à Bourges : « Le roi se souviendra toujours de toi ! » et le roi a oublié !

— Non, par mon sceptre et ma couronne, non, pauvre femme, je n'ai rien oublié, et tu fais bien de réveiller ma lâche mémoire. Va, relève ton voile, essuie tes yeux, et regarde haut, car je ne veux plus que la honte fasse couler tes larmes. Perrette Cœur, ton père sera réhabilité.

— Ah ! sire, Dieu vous entende et vous ait en sa garde !

— Oui, reprit le roi avec feu et comme en révolte, je ne crains ni Chabannes, ni La Trémouille, et il ne sera pas dit que pour les vivants j'aurai oublié les morts. »

Perrette se retira, l'âme plus vaillante et espérant en la parole de Charles. Celui-ci, tout animé, manda immédiatement Dammarin, et employant pour le confondre une de ses armes, la ruse, il lui dit avec sévérité :

« Maréchal, je sais tout au sujet de Jacques Cœur. »

Le maréchal, qui ne s'intimidait pas aisément, pris ainsi à l'improviste, se troubla.

« Oui, dit Charles, il était innocent, des envieux l'avaient chargé avec tant d'art, que j'en ai été dupe ; ils se sont enrichis de ses dépouilles. Mais dites-moi, n'a-t-on pas reconnu qu'il était étranger à la mort d'Agnès Sorel ? Il en était de même pour ses prétendus crimes ; et il est mort, monsieur, mort en me

bénissant, pauvre fidèle Jacques ! » De vraies larmes roulaient dans les yeux du roi. Chabannes tenta de s'expliquer, murmurant le nom du soudan.

« Silence ! interrompit Charles ; le soudan ! n'est-ce pas dérisoire cette accusation, puisque après sa disgrâce il est allé mourir les armes à la main en combattant contre les Turcs ? Je tenais à vous faire savoir que j'étais averti. Soyez à nos ordres. »

Chabannes, en se retirant, sentait le cœur lui manquer. Comment, allait-il être encore agité par le souvenir de l'argentier ? allait-il surtout être contraint de rendre aux héritiers l'immense fortune dont il avait touché la meilleure part ? Mais il ne devait rien être de cela. Dans son premier élan, Charles ordonna la proclamation de la mort de l'argentier, et des regrets tardifs, mais sincères, qu'il en éprouvait, recommandant des prières pour son âme, et annonçant la restitution de ses biens aux héritiers. Ceci était pour lui un prélude à une réhabilitation complète qu'il n'eut pas le courage d'ordonner.

Le lendemain, comme il revenait de la messe, une femme vêtue de noir s'agenouilla devant lui, il la reconnut.

« Je vous promets justice entière, dit-il.

— Ah ! sire, merci ! » Et Perrette lui murmura :

Le précieux liz  
Si noble et joliz,  
Tant que je vivray  
Je l'honoreray.

Charles lui donna à baiser sa main qui tremblait d'émotion.

Ce fut la seule faveur qu'obtint la fille de Jacques Cœur ; elle ne vit plus le roi, et se retira dans la solitude, où elle attendit en vain la justice promise. Le vertueux évêque de Bourges, Jean Cœur, intervint aussi pour son père ; il n'obtint les lettres de réhabilitation que sous le règne suivant.

ÉMILIE CARPENTIER.

## DENISE

(Suite.)

### III

#### NOUVEAUX VISAGES.



A nuit, précoce au mois d'août, était tombée déjà, quand la chaise de poste qui renfermait Ursule et Denise entra dans la cour de la maison de madame Villers, à Caen. Denise s'était assoupie au branle de la voiture, sa petite tête roulait sur l'épaule de la servante qui, elle, interrogeait d'un

regard curieux, à la lueur douteuse des réverbères, les rues, les maisons bien connues, et s'efforçait de reconnaître des profils amis dans les gens qui revenaient de la promenade. Une lueur frappa les yeux de Denise, elle les ouvrit, et se vit à la porte d'une maison éclairée ; des figures se mouvaient devant elle, un homme la prit dans ses bras, l'emporta dans l'intérieur de la maison, en l'embrassant très-fort, et en répétant : — Denise, ma chère enfant ! Elle ne l'avait pas reconnu. Il monta l'escalier avec elle, toujours lui prodiguant des caresses qui laissèrent l'enfant étonnée, et, entrant dans une chambre, il



posa son doux fardeau sur les genoux d'une vieille dame. — La voilà enfin! dit-il.

La dame, qui n'était autre que madame Villers, la mère, entoura de ses bras la petite taille de Denise, la serra, la pressa comme un trésor retrouvé, couvert de baisers son front et ses cheveux, pendant que Léon, à genoux à côté de sa mère, baisait les petites mains qu'il tenait captives; mais ces caresses passionnées, ces visages inconnus, cette chambre étrangère, cette atmosphère qui n'était pas la sienne, causèrent à Denise une de ces épouvantes subites qui, chez les enfants, se traduisent par des cris et des pleurs. Denise éclata soudain en sanglots, entremêlés de cris suppliants : — Maman! maman! où est-elle? je veux aller avec maman!

Madame Villers et son fils essayèrent de calmer ce désespoir, mais baisers et paroles tendres échouèrent contre la douleur obstinée de l'enfant. Elle se débattait afin de glisser à bas des genoux de sa grand-mère, elle repoussait de sa petite main les bras qui l'enlaçaient, et, probablement, dans ce cerceau d'enfant, il se jouait tout un drame; elle croyait sa mère perdue, morte, partie pour toujours, et elle-même pour toujours livrée à des gens inconnus. Sa grande crainte pouvait seule expliquer sa grande colère, colère d'agneau irrité qui veut revoir sa mère la brebis, et donne au berger de furieux coups de tête.

« Maman! répétait Denise.

— Tu la reverras! lui dit son père, sois sage, ma chère petite. Veux-tu souper là, à côté de ta bonne maman?

— Je ne veux pas! je veux maman! maman!

Léon regarda sa mère d'un air désolé :

Que faire? disait ce regard. Madame Villers posa l'enfant à terre, alla vers la cheminée, et sonna :

« Faites venir Ursule, la domestique qui a accompagné ma petite-fille. »

Ursule, un moment après, fit son apparition devant son ancienne maîtresse, l'air moitié timide, moitié hargneux :

« Voulez-vous coucher Denise, après l'avoir fait souper? lui dit madame Villers.

— Oui, madame. Comme elle crie, cette minette! Ah ben! elle est toute perdue!

Denise, en apercevant le visage de la cuisinière, courut vers elle, et se cacha dans son tablier comme dans un lieu de refuge.

« Emmène-moi, lui dit-elle tout bas, entre deux sanglots, retournons chez maman, vite! vite!

— Oui, mon chou, oui, répondit la cuisinière d'un ton doux, venez avec moi... pour faire dodo d'abord... Venez. »

L'enfant s'attacha de toutes ses forces à la robe et à la main d'Ursule, et sans tourner la tête, elle se laissa emmener, rassurée en partie par cette voix et cette figure connues. Elle pleura encore un peu, mangea à peine, et, accablée de fatigue, elle s'endormit sur les genoux de la servante, qui, à pas de loup, l'emporta doucement au lit, et saisie d'un sentiment maternel, se dit en la regardant dormir : — Si la pauvre madame la voyait!

Le lendemain, un soleil éclatant tamisait son or liquide à travers les rideaux blancs et roses de la petite chambre; des atomes dansaient la sarabande dans un rayon de lumière, tout brillait et riait quand

Denise ouvrit ses yeux encore chargés de sommeil. Un homme était assis à son chevet; elle le vit, tourna la tête d'un air un peu farouche, la détourna pour regarder encore, et lorsqu'il se baissa pour l'embrasser, elle ne fit plus de résistance.

« Ma fille, ma petite Denise, mon ange! répétait-il. Tu ne me connais donc pas!

— On m'a dit que je venais voir papa : c'est vous qui êtes papa?

— C'est moi, oui, mon trésor! regarde-moi, embrasse-moi!

Les caresses du père étaient si tendres, sa voix si bonne et si douce, que l'enfant n'eut plus peur : seulement, avant d'embrasser son père, elle dit naïvement :

« J'irai revoir maman?

— Oui, ma chérie, bien sûr, mais embrasse-moi bien. »

Le pacte fut scellé et la connaissance faite.

Quand Denise fut habillée, on la conduisit chez sa grand-mère; celle-ci, qui avait fait pendant la nuit des réflexions chagrines, prit, à la vue de l'enfant, un visage sérieux, et fronça légèrement le sourcil :

« Eh bien, Denise, dit-elle, allez-vous être sage aujourd'hui?

— Oui, madame, répondit la petite fille en balbutiant.

— Comment dites-vous : madame! Vous ne savez donc pas qui je suis? »

Léon avait soulevé l'enfant sur son bras, et il lui souffla tout bas :

« Oui, ma grand-mère. »

Denise répéta docilement ces paroles, et cédant au mouvement que lui imprimait son père, elle pencha son visage un peu inquiet, mais doux, vers la figure digne et sévère qui lui causait un certain degré de crainte. L'attrait de l'enfance et de l'innocence est puissant, et madame Villers ne put voir de près ces yeux profonds, caressants, candides, sans leur sourire et sans les baiser. Un instant après, Denise était établie dans sa chambre, auprès de la table où était servi le déjeuner; elle mangeait de bonne grâce, et répondait sans frayeur aux questions de sa grand-mère, et aux taquineries amicales de son jeune père. Mais toutes ses paroles avaient un tel cachet d'innocence enfantine, d'ignorance naïve, que madame Villers en fut frappée, et qu'elle ne put s'empêcher de dire à son fils à demi-voix :

« Elle paraît bien peu avancée!

— Eh! qu'importe? dit celui-ci, qu'elle reste enfant, ignorante, caressante, comme elle l'est aujourd'hui; je la trouve délicieuse, moi! Viens, ma chérie, ajouta-t-il en enlevant Denise dans ses bras, viens voir ton présent d'arrivée; joue, amuse-toi... on peut tout faire chez papa! »

Il l'emporta vers son cabinet, et lui montra, de loin, sur le bureau, au-dessus des cartons et des grands-livres, un amas de jouets, riches et brillants, qui firent jeter à Denise un cri de joie. — Elle croyait posséder

Tout l'argent que la terre  
Avait depuis plus de cent ans,  
Produit pour l'usage des gens!

Pendant qu'elle s'emparait de ses trésors, et que son père la regardait avec délices aller, venir, de çà,



de là, jetant un gazouillement d'oiseau à chaque découverte, donnant à la dérochée un bon baiser à la laine d'un mouton ou aux joues roses d'une poupée, et levant de temps en temps ses yeux encore timides en disant :

« Merci, papa ! »

Pendant ce temps-là, madame Villers songeait et murmurait :

« Voilà bien l'œuvre de Caroline ! une fille de huit ans qui n'a pas plus d'entendement qu'un enfant de quatre ! Je la reconnais là, elle et son indolence créole ; c'est dommage cependant, cette petite est charmante, elle a les yeux, les cheveux de Léon, et puis, de ses manières quand il était petit... »

Elle eût bien voulu s'animer un peu contre la fille de Caroline, mais le moyen ? toute l'enfance de Léon, les plus beaux souvenirs de sa vie dévouée à l'amour maternel lui revenaient par la voix, la pose, le visage de Denise. Cette ressemblance la désarmait ; cependant, le lendemain elle tenta une épreuve.

Quand Denise fut installée auprès d'elle, tirant de sa table à ouvrage plusieurs jolis volumes bien reliés, en couleurs vives, et dorés sur tranches, elle dit :

« Tu as eu hier le présent de ton père, voici le mien, ma petite Denise. Tu sais lire ? »

— Oui, ma grand'mère, répondit l'enfant en hésitant.

— Lis, voyons... »

Le doigt de la grand'mère indiquait les lignes ; l'enfant hésita, se troubla à la vue de ce livre qui ne lui était pas familier ; elle épela péniblement, assemblant avec effort les syllabes, et lut enfin, à grand-peine, le titre du volume :

ROSE ET GRIS, GRAVE ET GAI.

— C'est bien, dit la grand'mère, c'est assez. Tiens, ma fillette, regarde les images.

— Je ne dois plus lire, bonne maman ?

— Non, vraiment.

— Elle ne sait pas lire couramment ! dit madame Villers à son fils lorsqu'il revint, et pendant que l'enfant jouait à l'écart ; c'est bien là ce que j'avais attendu de Caroline ! Sa fille a huit ans, et ne sait pas ce que les plus pauvres, les plus infimes apprennent sur les bancs de l'asile à quatre ou cinq ans ! Que ne l'avons-nous gardée !

— Cela ne se pouvait, ma mère, Caroline ne m'avait pas donné ces motifs de plainte grave qui permettent d'enlever à la mère l'éducation de sa fille.

— Mais comment faire ? Cette pauvre petite sera donc vouée à une ignorance complète ?

— Laissons faire au temps, rien n'est perdu encore, répondit Léon, qui avait pour sa fille un sentiment d'indulgence qu'il n'avait pas prodigué à sa femme. Qui sait ? une fois lancée, elle distancera les autres.

— J'en accepte l'augure, dit madame Villers en se renfonçant dans son fauteuil d'un air peu vaincu.

Pendant ce temps, Denise pleurait tout bas. Elle avait entendu, et sans comprendre tout le dialogue, elle avait compris qu'on accusait sa mère : c'était assez pour faire couler ses larmes :

« Ma pauvre maman, se disait-elle, elle me faisait si bien lire pourtant, et tous les jours encore ! Pau-

vre-maman ! papa parle pour elle, je l'entends bien... »

Elle pleura longtemps en silence ; ce petit cœur, qui ne connaissait pas l'oubli, se gonflait au souvenir de sa mère absente, et de ses leçons pleines de caresses, mais ni madame Villers, ni Léon, en lui voyant les yeux rouges, ne devinèrent le sujet de son chagrin ; ils s'efforcèrent de la distraire et de l'égayer, et quoique l'enfant gardât dans une case de sa mémoire ce qui s'était passé, elle se laissa consoler, et revint bientôt à la douce et tranquille gaieté qui faisait le fond de cet heureux caractère.

Les rois pacifiques font aussi des conquêtes. Denise, sans efforts, sans brillant, sans vives réparties, conquiert cependant, non-seulement son père, mais encore le cœur plus rebelle de madame Villers. Celle-ci ne résista pas à l'ascendant de l'innocence, de la candeur, et surtout de cette ressemblance avec les traits paternels, si puissante sur son âme. Le regard de l'enfant valait bien les flèches du vieux Cupidon, car il traversait de part en part un cœur qui, d'ordinaire, ne se laissait pas facilement attendrir. Madame Villers pardonna donc à Denise, d'abord d'être fille de sa mère, et puis, de n'être pas un prodige. Les yeux, le sourire et la voix de la petite fille avaient opéré cette conversion.

Son voyage approchait de sa fin, quand un jour son père lui dit :

« Denise, demain tu verras une nouvelle figure ; mon pupille Georges Lorédan vient passer ses vacances chez nous. Il jouera avec toi.

— Oui, papa, » répondit l'enfant qui ne comprenait pas ce que voulait dire ce mot : *pupille*.

Le lendemain, à l'heure du dîner, Léon entra conduisant un jeune garçon de treize ou quatorze ans, vêtu de l'uniforme des lycées, et qui portait, suspendues au bras, plusieurs couronnes, de ces couronnes de lauriers qui font la gloire des mères et des sœurs :

« Je vous présente un triomphateur ! dit M. Villers en amenant l'enfant vers sa mère. Premier prix de vers, de discours français et d'histoire, prix d'excellence, accessit en mathématiques, en géographie, en dessin !

— Bonjour, Georges, bonjour, mon cher garçon, dit madame Villers en se levant, et en baisant le lycéen au front.

— Voilà un ami pour toi, Denise, dis bonjour à Georges.

— Bonjour, Georges, et Denise, avança sa petite main que l'écolier reçut et serra.

— C'est mon pupille, ajouta Léon, c'est mon second enfant, n'est-ce pas Georges ?

— Oui, monsieur, répondit le jeune garçon d'une voix émue, je sais le prix de vos bontés.

— Allons, mon ami, donne-moi tes couronnes, je les mettrai en lieu sûr, interrompit madame Villers.

L'écolier les donna, mais tout à coup il fondit en larmes :

« J'espérerais si bien les offrir à mon père ! s'écriait-il ; madame, laissez-m'en une, je la porterai à son tombeau demain... je n'y suis pas allé depuis le malheureux jour... » Il ne put achever.

Denise prit des mains de sa grand'mère une des couronnes :

— Tiens, Georges, dit-elle, nous la porterons ensemble. »



M. Villers la prit dans ses bras, l'embrassa plusieurs fois, et dit à demi-voix à sa mère :

« Si son intelligence n'est pas avancée, peut-on faire le même reproche à son cœur ? »

Le dîner fut silencieux ; l'orphelin répondait avec douceur aux attentions de ses hôtes et à celles de sa nouvelle amie, qui s'occupait de lui avec une sympathie calme et pleine de respect pour sa douleur.

Quand le repas fut fini, il alla s'asseoir sous le grand sycomore du jardin :

« Il faut le laisser, dit Léon à sa mère, le pauvre garçon a besoin de repos, cette mort soudaine de son père l'a foudroyé ; je suis étonné qu'il ait pu prendre part aux compositions.... »

Denise le regarda longtemps par la fenêtre sans qu'il fit attention à elle ; enfin, prenant son courage à deux mains, et rassemblant dans son tablier ses plus beaux jouets et ses jolis livres, hélas ! bien intacts, elle alla vers Georges, et s'assit sur le gazon à côté de lui. — Il la regarda avec des yeux fatigués de pleurer :

« Vous êtes triste, dit-elle, pourquoi cela, Georges ? »

Il toucha le nœud de crêpe qui étouffait son bras.

« Je n'ai plus ni père ni mère ! dit-il d'une voix étouffée. Vous ne comprenez pas, Denise, ce que c'est que d'être sans parents ! »

— Pas de papa ? »

Il secoua la tête.

« Ni de maman ? C'est si bon, une maman ! Pauvre Georges ! oh ! pauvre Georges ! »

De bons prêtres, de savants professeurs, de fidèles amis avaient dit à Georges de belles paroles sur la mort précoce de ses parents, mais les larmes que Denise mêla à ses larmes le touchèrent bien davantage.

« Maman est morte depuis longtemps, dit-il, je l'ai à peine connue, mais mon père, qui était si tendre pour moi ! et me voilà seul au monde ! »

— Non, Georges, puisque mon père à moi est votre grand ami.

— Il est mon tuteur, c'était l'intime ami de mon père.

— Vous voyez bien ! la maison de papa est votre maison, et nous, nous sommes vos amis. J'avais apporté tout cela pour vous... »

Elle vida son tablier sur le gazon ; l'écolier ramassa les livres, les ouvrit et dit avec un certain regret :

« C'est pour les petits enfants.

— Oui, pour moi ; mais je ne sais pas encore très-bien lire.

— Quoi ! à votre âge, Denise ?

— Ma petite mère m'apprenait tous les jours, mais cela ne m'entraînait pas dans la tête. C'est difficile !

— Et le grec, et le latin, et les X ! c'est autrement ardu ! Il faut apprendre à lire, Denise ; voulez-vous que je vous montre ?

— Je veux bien, mais il faut d'abord nous promener ; vous avez l'air si fatigué ! Venez, nous irons jeter du pain aux poissons rouges.

Il céda à la douce instance qui l'attirait, à la douce main qui l'entraînait, et, docilement, il parcourut le jardin, allant de la volière au bassin, de la pelouse au bosquet, et s'étonnant, lui, bon écolier, savant en thèmes et en versions, de trouver du charme au babil d'une petite fille. La bonté naïve

de Denise exerçait sa magie là comme ailleurs, et Georges, à la fin de la journée se dit :

« Elle n'a pas d'esprit peut-être, mais quelle est bonne et consolante ! si j'avais une sœur comme elle ! »

L'écolier devait passer ses vacances chez son tuteur, et pendant quinze jours il vécut avec Denise comme avec une petite sœur bien-aimée. Il abaissait sa dignité de collégien pour jouer aux jeux paisibles qu'elle affectionnait, mais il exigeait en retour une demi-heure d'attention et d'étude que Denise accordait docilement. Il en résulta que Georges, sans oublier, vint à bout de se distraire, et que Denise, sans faire de grands progrès, arriva cependant à lire couramment : échange de service, de consolations et d'amitié qui lia leurs âmes.

— Vous ne reviendrez que dans un an, Denise ! que vais-je faire sans vous !

— Il faut que je m'en aille, dit l'enfant ; ma petite mère, j'en suis sûre, pense bien à moi.

« Vous êtes enchantée de nous quitter, interrompit madame de Villers avec une nuance d'amertume.

— Oh ! non, grand'mère ; pourquoi faut-il que je ne puisse pas vous voir tous ensemble ? »

Madame Villers rougit un peu, reprit son tricot et ne dit plus rien. L'heure du départ approchait ; Ursule, enchantée d'avoir revu ses amies, enchantée de les quitter, se tenait prête, la chaise de poste était attelée, les bagages chargés, et Denise passait de bras en bras pour le baiser des adieux.

« Adieu, ma fille, sois bien sage et pense à nous.

— Oui, grand'mère, je parlerai toujours de vous à ma petite mère.

— Ma chérie, mon ange, il est dur de te quitter !

— Viens, papa, il y a place dans la voiture, maman ne sera pas fâchée, va !

— Chère petite !

— Adieu, Georges, mon bon Georges.

— Dans un an, Denise. »

Ce fut ainsi qu'elle partit, au milieu des larmes, mais avec quels sourires elle fut reçue !

Ces deux mois écoulés dans le silence, dans l'absence, sans autre distraction que les incohérents griffonnages d'Ursule, avaient paru à Caroline deux siècles d'angoisse ; tout ce que l'imagination d'une mère peut concevoir de périls pour l'enfant éloignée du giron maternel, s'était représenté devant elle durant les jours et durant les nuits ; les lettres de la cuisinière, attendues avec une anxiété fébrile, disaient si peu de choses et les disaient si mal !

« Elle se porte bien ! disait Caroline à mademoiselle de la Rochette ; mais n'est-elle pas en danger ? »

— Quel danger ?

— Que sais-je ? il y a un vivier dans la maison de Caen, si elle y tombait ! si elle roulait de cet escalier de pierre ! si on la laissait sortir seule dans la rue, parmi les voitures et les chevaux ! je ne sais qu'imaginer...

— Je le vois bien malheureusement ; mettez donc votre confiance en Dieu, chère madame.

— Il me vient bien d'autres pensées ! si on lui disait du mal de moi ! si on lui apprenait à ne plus m'aimer !

— Vous accordez à M. Villers et à sa mère des sentiments élevés, comment les concilier avec de pareilles suppositions ?



— Il est vrai, je suis folle, mais je suis bien malheureuse! excusez-moi... »

Dès que Denise fut arrivée, dès qu'elle eut embrassé sa mère avec des cris de joie, celle-ci sentit qu'elle n'avait rien perdu, et que le cœur de son enfant, en s'enrichissant d'affections nouvelles, ne lui avait rien enlevé. Le trésor revenait tout entier.

« Elle n'est pas changée, elle est la même ! dit-elle le soir à mademoiselle Esther. Et pourtant, elle aime bien son père et sa grand'mère. Elle en parle avec complaisance, et je vois qu'ils ont été très-bons pour elle.

— Tant mieux, tant mieux ! j'ai peur de ce qui est trop exclusif : l'âme humaine est spacieuse : elle peut loger et chérir beaucoup d'objets à la fois.

— Ah ! je ne suis pas jalouse, et je trouve juste que Léon soit aimé de notre enfant. Je vous assure que je pense à lui avec plus de douceur depuis que je sais combien il s'est montré aimant pour Denise.

#### IV

#### LES ÉTUDES DE DENISE.

Mademoiselle Esther avait installé son cabinet d'études, et dès le surlendemain du retour, elle y amena Denise. Celle-ci y entra d'un air satisfait, mais avant que de prendre place à la table où quelques livres de classe se trouvaient alignés, elle attira son institutrice vers un fauteuil, monta sur ses genoux et lui dit d'un ton d'intime confiance :

« Mademoiselle, j'ai quelque chose à vous demander.

— Quoi donc, chère petite ?

— C'est de me faire bien travailler : l'écriture, le catéchisme, le piano, mon tricet, ma couture, tout !

— Vous voilà bien zélée ! vous craigniez le travail autrefois, Denise ?

— C'est vrai, quand j'étais petite ; mais maintenant, voyez-vous, j'ai compris...

— Qu'avez-vous compris, ma chère enfant ?

— Je vais vous le dire, mais à vous seule. Vous savez que je ne lisais pas bien, avant que Georges m'eût un peu appris ?... Eh bien ! j'ai entendu un jour grand'mère qui blâmait maman de ne pas m'avoir mieux enseigné... cela m'a fait beaucoup de chagrin, car ma petite mère a pris de la peine pour moi, et je me suis dit qu'il fallait apprendre.

— C'est bien, ma fille, répondit mademoiselle de la Rochette. Je vous ferai travailler, afin que madame votre grand'mère soit contente de vous.

— Et que je puisse écrire à papa, il me l'a demandé.

— Oui, ma mignonne, et nous allons commencer dès aujourd'hui. »

Les progrès de Denise furent lents, quoique sa bonne volonté demeurât constante. Sa mère, qui n'avait pas voulu abandonner entièrement à mademoiselle de la Rochette les soins et l'honneur de cette éducation, s'était réservé les leçons d'écriture et les exercices de mémoire, et au bout de quatre mois, à la nouvelle année, Denise écrivit à son père sa première lettre, événement grave dans sa vie d'enfant. Elle lui disait :

« Mon cher papa,

» C'est la première lettre que j'écris de ma vie, elle est pour vous, c'est pour vous souhaiter une très-bonne année et pour vous embrasser que je l'écris. Ma petite mère m'apprend à écrire ; j'apprends beaucoup de choses avec mademoiselle Esther, mais je n'avance pas beaucoup.

» Je vous aime de tout mon cœur, ainsi que ma grand'mère. Je lui envoie un tapis de lampe que j'ai fait, je veux dire que j'ai fait le fond uni. Mademoiselle a brodé les jolies fleurs. Je vous embrasse, papa, et bonne maman et mon ami Georges. J'ai fait cette lettre toute seule.

» Votre petite DENISE. »

Léon répondit à cette épître par une lettre en quatre pages, toute remplie d'expressions de tendresse et de bons projets pour le futur voyage à Caen. Caroline la lut avec un soupir ; chaque fois que les qualités distinguées et affectueuses de son mari se représentaient à sa mémoire, elle regrettait, non le passé, qui à ses yeux n'avait rien de regrettable, mais la félicité qui eût été possible si leurs deux âmes s'étaient mieux entendues. Regret amer ! la terre promise était là, un nuage vous en a caché la route ! on allait jeter l'ancre dans le port, un agens s'est rompu, et le navire flotte à la dérive ! on allait être heureux, un petit obstacle empêcha que les cœurs ne s'entendissent, et l'on vit solitaire... regret amer ! manquer le but pour si peu de chose !

Cette lettre qui avait fait soupir Caroline, stimula singulièrement la petite Denise : elle tint à honneur d'écrire tous les mois à son père et de pouvoir lui annoncer, à chaque fois, quelque nouveau progrès.

Les lacunes du passé se remplassaient peu à peu ; elle arrivait à posséder les connaissances ordinaires à son âge, rien de plus, mais ses facultés morales croissaient dans une plus grande proportion que sa mémoire et que son intelligence. Tout ce qui pouvait être compris par le cœur, elle l'entendait : les enseignements de la religion trouvaient surtout en elle une âme ouverte et docile : il lui semblait si doux d'aimer Dieu et si facile de le servir ! Les récits de l'Histoire sainte la captivaient singulièrement, elle en goûtait par instinct le charme touchant et la poésie exquise, mais les premières scènes de l'Évangile ravirent surtout son cœur. Bethléem, la crèche, les anges, les bergers, les mages, ne cessaient de l'occuper, et il ne fut pas difficile de lui inspirer les vertus que les âmes innocentes apprennent à l'école du Dieu-Enfant. La charité pour les pauvres se développa en elle jusqu'à lui inspirer l'esprit de sacrifice ; sa douceur, son obéissance, son amour pour ses parents se perfectionnèrent, et le goût du travail s'éleva encore par le sentiment du devoir. Sa piété naissante donnait un but à toutes ses actions, elle les faisait pour plaire à Jésus dans son berceau, et lorsqu'elle priait, à deux genoux, le matin et le soir, au son de l'Angelus, ou à l'église, il semblait que, comme les anges, elle vit la face du Père céleste, tant elle était attentive et recueillie.

Caroline jouissait avec délices des progrès de cette jeune âme, et mademoiselle de la Rochette, qui cultivait et dirigeait les qualités naturelles de Denise, en jouissait aussi, mais en silence et sans grande démonstration. Elle était heureuse cependant, et elle



éprouvait pour la jeune mère et pour sa fille un sentiment maternel. L'année se passa ainsi, régulière et rapide, et le moment du voyage de Caen arriva trop promptement pour Caroline.

« Je t'écirai souvent, chère maman, » dit Denise en partant.

Cette promesse fut le baume versé sur la blessure du départ : Denise y fut fidèle, et tous les quatre jours, sa grosse écriture d'enfant apparaissait sur une adresse ; mais au bout de trois semaines, ces lettres si passionnément désirées, firent soudain défaut ; madame Villers attendait les heures du courrier avec une inquiétude indicible, elle écrivit elle-même à plusieurs reprises, et après six ou sept jours d'attente, elle reçut de Caen la lettre suivante ; l'écriture la frappa au cœur, c'était celle de Léon :

« Madame,

» J'ai attendu à vous écrire ; j'espérais vous an-

noncer la complète guérison de Denise, mais, hélas ! il n'en est rien. Notre chère petite fille est tombée malade, il y a six jours : nous croyions à une indisposition passagère, et c'est une fièvre dangereuse qui s'est déclarée... Elle est bien mal, et elle parle sans cesse de vous.

» Je pense que vous désirerez la voir et la soigner, venez donc ; d'anciens différends seront momentanément oubliés dans les effusions d'une commune douleur. Nous vous attendons, ma mère et moi. Je n'ai rien dit à la pauvre petite, mais elle sera bien heureuse de recevoir vos soins. J'ajoute, d'après le dire des médecins, que le cas est très-grave, mais non désespéré.

» L. V. »

Caroline partit une heure après avoir reçu cette lettre.

M<sup>me</sup> BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

## LA SYRIE

( Suite. )

XII



LORSQUE je pénétrai dans la cour, dont la porte était grande ouverte, le chien du logis se mit à aboyer, et s'avança en grondant à ma rencontre ; mais à peine m'eut-il rejoint qu'il me reconnut malgré mon changement de costume, et qu'il se mit à japper joyeusement, me léchant les mains et remuant la queue pour me souhaiter la bienvenue. Les serviteurs accoururent au bruit, et Elia elle-même apparut sur le seuil.

« Je ne t'attendais pas sitôt, et je suis bien contente de te voir, me dit-elle en s'inclinant lentement, et en posant la main sur son cœur avec une grâce modeste qui me remua jusqu'au fond de l'âme ; mais qu'est devenu le seigneur d'Alpanin ?

— Il vogue maintenant vers la terre de France, et il m'a chargé de bien remercier vos parents, lui répondis-je. »

Je lui racontai alors en peu de mots les motifs qui avaient obligé M. d'Alpanin à partir sans aucun délai.

« Et tu as retardé ton retour dans ta patrie pour tenir la promesse que tu nous avais faite de revenir nous voir ? me dit-elle en levant un instant sur moi ses grands yeux bleus dans lesquels se peignait une naïve expression de reconnaissance.

— Je tiens toujours mes promesses, Elia, » lui dis-je avec assurance.

Elle m'introduisit dans le sélamik, m'invita à

prendre place sur le divan, et m'offrit elle-même, avec une grâce charmante, le café et les confitures que Mariem s'était empressée d'apporter.

« Excuse-nous de te recevoir d'une manière si peu digne de toi, me dit-elle en s'inclinant de nouveau. Si mon père et mon grand-père avaient été prévenus de ton retour, ils seraient ici pour te souhaiter la bienvenue.

— Sont-ils en voyage ? lui dis-je.

« Ils ont été visiter ensemble la nouvelle plantation de mûriers, mais le jour baisse, et ils ne tarderont point à revenir, ainsi que Francis, qui les accompagne.

— J'aurai grand plaisir à les revoir. Mais parlons de vous, chère petite sœur, qu'avez-vous fait pendant mon absence ? le père Kilif est-il tout à fait guéri ? vos beaux rosiers sont-ils en fleurs, et vos colombes ont-elles enfin niché ?

« Le père Kilif a repris son travail, les rosiers embaument le jardin, et mes colombes ont pondu deux beaux petits œufs, que je te montrerai, mais moi j'ai eu bien du chagrin depuis ton départ.

— Quel chagrin donc, ma chère sœur ? lui dis-je tout ému.

« Ibrahim est venu ici, reprit-elle avec un gros soupir.

— Et que voulait donc ce méchant homme ? »

Elle hésita une seconde comme si elle eût regretté d'avoir amené la conversation sur ce sujet ; puis, prenant résolument son parti, elle abandonna le fuseau qui tournait entre ses doigts agiles, et, se rapprochant du divan sur lequel j'étais resté :



« Je puis tout te dire, reprit-elle, car tu es notre ami. Ibrahim voulait m'emmener à Beit-Méren pour me faire épouser son fils.

— Quelle horreur ! m'écriai-je en tressaillant. Vous, la femme d'un Druse, qui vous forceraient d'abandonner la religion de Jésus-Christ pour vous faire adorer son faux prophète !

« Jamais ! jamais ! plutôt mourir mille fois, mon Dieu ! s'écria-t-elle avec véhémence, en étendant ses bras dans un geste plein d'amour vers le crucifix, appendu contre le mur.

— J'espère bien que votre père a refusé ainsi que vous, et qu'Ibrahim lui-même a renoncé à ce fatal projet, lui dis-je, après l'avoir contemplée quelques instants dans la beauté de son enthousiasme.

« Espérons-le, dit-elle en baissant la tête, et les yeux pleins de larmes, mais Ibrahim est un homme bien dangereux, nous ne l'avons déjà que trop appris à nos dépens ; qui sait jusqu'à quels excès son ressentiment l'entraînera peut-être ! Si j'étais seule menacée, je m'y résignerais plus aisément ; mais trembler toujours pour des parents chéris sans connaître le péril qui les menace, trembler lorsqu'ils sont absents, craindre encore lorsqu'ils sont près de moi, redouter à chaque instant pour eux la trahison et les embûches, c'est un si grand supplice, que si j'avais pu ajouter foi aux promesses que faisait Ibrahim de me laisser pratiquer librement ma religion, j'aurais consenti à épouser mon cousin Zebdanir pour assurer la tranquillité de ceux qui me sont chers.

— Gardez-vous-en bien ! m'écriai-je avec conviction ; les Druses sont des hypocrites sans foi ni loi, qui se croient tout permis pour tromper les autres hommes ; à peine seriez-vous au milieu d'eux qu'ils vous persécuteraient, et qu'ils mettraient tout en œuvre pour vous faire suivre leur culte abominable.

« C'est ce que je pense aussi, me dit-elle, et quoiqu'il me semble bien que rien au monde ne pourrait me décider à abandonner la foi de mes pères, et que je supporterais plutôt les plus affreux supplices, comme ces martyrs du temps passé dont on nous raconte l'histoire, je crois cependant que ce serait tenter Dieu que de m'exposer volontairement à un si grand péril.

— N'en doutez pas, lui dis-je, et d'ailleurs je suis bien sûr que vos parents s'opposeraient de tout leur pouvoir à cette alliance mon-tréuse, et qu'elle leur causerait beaucoup de chagrin.

« Plus encore que vous ne pouvez le supposer, dit-elle avec émotion, et d'un ton de mystère, car vous ne savez pas tout le mal qu'Ibrahim nous a fait, et de quel crime on le soupçonne... »

Dans ce moment, la porte du sélamik s'ouvrit avec fracas, et le jeune Francis vint, tout essoufflé, se jeter à mon cou.

« On nous a appris que tu étais de retour, et j'accours pour te revoir, me disait-il en m'embrassant. »

Quelques instants après, Ben Kavven et le cheik lui-même me pressaient dans leurs bras.

Il me fallut recommencer l'histoire du départ subit de M. d'Alpanin, et leur dire combien il m'avait chargé de leur faire de compliments et de protestations d'amitié. J'allai chercher ensuite le fusil et les pistolets que j'avais apportés, et je les leur offris de sa part.

Mon ami avait été bien inspiré dans le choix de

ces souvenirs ; aucun autre présent n'eût été plus agréable aux deux Maronites ; le vieux cheik surtout examinait ces belles armes en véritable connaisseur, les tournant et les maniant dans tous les sens, et en faisant jouer les détenteurs avec une joie enfantine.

Pendant ce temps, les serviteurs avaient apporté le souper, et Elia se mit à nous servir selon l'usage. Quelque habitué que je fusse à cette ancienne coutume qui exclut les femmes du repas de famille, dont elles sont ailleurs le plus grand charme, j'en souffrais cependant, et j'aurais voulu de tout mon cœur pouvoir changer de rôle avec elle.

Kéli, le petit berger qui m'avait servi de guide, était au bout de la table, et prenait sa part du festin. L'on me fit raconter mon voyage ; Elia se montra si touchée du danger que j'avais couru dans les gorges du Djebel-el-Sharke, et Ben Kavven me fit tant de questions sur le coup de fusil qui avait effleuré ma casquette, il devint si pensif et si préoccupé après cette confidence que je ne voulus point parler de l'arbre des Druses, ni de tout ce que j'avais cru voir et entendre la nuit précédente.

Quand nous nous fûmes séparés, lorsque je me retrouvai seul dans cette chambre longue, étroite et nue que j'avais partagée naguère avec M. d'Alpanin, je repassai dans mon esprit les agréables incidents de la soirée ; avec quelle cordiale affection je venais d'être reçu sous ce toit hospitalier, les confidences d'Elia, les témoignages d'amitié de toute la famille ! En vain la fatigue inévitable de deux jours de marche forcée, me sollicitait au repos ; de doux souvenirs me tenaient éveillé. J'ouvris la petite lucarne qui donnait sur la cour, une bouffée d'air m'apporta le parfum des roses que la jeune Maronite cultivait avec tant de soin pour en orner l'autel de la sainte Vierge ; je le respirai avec délices, et, faute d'un confident intime, dans le sein duquel j'aurais épanché le trop-plein de mon cœur, je prenais à partie toute la nature, et, à l'instar des poètes, j'adressais la parole aux êtres animés. « Bel astre aux doux reflets ! disais-je à l'étoile du berger qui brillait dans l'azur des cieux, juste en face de ma fenêtre, quand les regards de ma mère chérie se fixeront sur toi, dis-lui que son fils est heureux ; et toi, brise légère qui rafraîchis mon front, porte-lui sur tes ailes rapides tous les baisers de son enfant ! »

J'en étais là de mes rêveries lorsqu'un hurlement prolongé retentit tout à coup dans le silence de la nuit, le fidèle Norri était sorti de sa loge et aboyait dans la cour.

« A qui en as-tu, pauvre animal ? ne vois-tu pas que tout dort paisiblement sur la montagne, et que je suis le seul à veiller ici ! Aurais-tu senti le renard rôdant autour du poulailler, ou le loup venant marauder autour de l'étable ? »

Le chien cependant aboyait toujours. Soudain je le vis s'élever vers un point rapproché du mur extérieur, et saisir une proie que l'obscurité de la nuit ne me permit point de reconnaître, mais qu'il emporta dans son énorme gueule, tout en continuant à gronder sourdement, et en se retournant à chaque instant comme pour menacer un ennemi invisible à mes regards. Ce fut l'affaire de quelques minutes encore, puis son inquiétude parut se calmer, ses grognements s'affaiblirent, et tout rentra bientôt dans le silence imposant de la solitude.



L'astre radieux brillait toujours parmi des myriades de petites étoiles, comme une reine au milieu de sa cour, mais déjà il s'abaissait vers l'occident, et bientôt je ne vis plus ses rayons lumineux qu'à travers les vertes aiguilles des branches de sapin. L'horloge de bois sonna minuit, l'air devint frais et humide, et le coucou, perché aux environs, fit entendre au loin son cri mélancolique.

« Allons, me dis-je, en me disposant à fermer ma fenêtre, il faut enfin songer au repos. »

Au même instant il me sembla voir au loin, gravissant la colline, une troupe de ces blancs fantômes, qui avaient si fort troublé mon sommeil de la veille.

« Les Druses ! m'écriai-je avec terreur, quel démon les amène ? »

Leur présence aux environs de Bennakir, au cœur même du Kesrouan, ne pouvait être que très-suspecte en effet ; je pensai tout de suite à réveiller Ben Kavven, mais les turbans blancs n'avaient fait que paraître et disparaître, et je pouvais m'être trompé en voyant des objets se mouvoir à une grande distance.

« Attendons, me dis-je, tout en chargeant à balles mon fusil à deux coups, et en mettant mes pistolets à ma ceinture. »

Un quart d'heure s'écoula dans une pénible anxiété ; j'avais repris mon poste d'observation, mais rien ne troublait le calme de la nuit, et le chien n'aboyait plus, lui dont l'odorat subtil flairait ordinairement l'ennemi de si loin. Tout à coup je vis surgir de nouveau les têtes blanches qu'un repli de terrain avait momentanément dérobé à mes regards ; elles s'étaient beaucoup rapprochées de Bennakir, et m'apparaissaient presque distinctes à la faible lueur des étoiles. Je n'hésitai plus alors, je cours à travers les longs corridors jusqu'à la chambre de Ben Kavven, située à l'autre extrémité du logis, et, entrant précipitamment par la porte restée entrouverte :

« Les Druses ! » m'écriai-je, en le secouant par le bras.

Ben Kavven se leva promptement de la natte de jonc sur laquelle il couchait tout vêtu, suivant l'usage du pays, et, sans paraître aussi agité que je devais m'y attendre, il s'approcha de la fenêtre :

« Ce sont bien les Druses, me dit-il, et c'est vers nous qu'ils se dirigent : allons avertir mon père. »

Un instant après, le vieux cheik était sur pied, et examinait à son tour l'ennemi.

« Ah ! ah ! s'écria le vieillard d'un ton railleur, les traîtres veulent tomber sur nous sans crier gare ; mais grâce à toi, mon fils, nous voici prévenus de leur visite, et nous allons les recevoir avec tous les honneurs qui leur sont dus ; vive Dieu ! le bon fusil du seigneur franc ne restera pas longtemps inutile entre mes mains. Yussuf, va réveiller nos serviteurs, et distribue-leur toutes les armes dont nous pouvons disposer. »

Il parlait d'une voix ferme et avec une sorte d'ardeur juvénile qui contrastait avec la calme tristesse de Ben Kavven ; on voyait que ce dernier était simplement résigné à une lutte inévitable, répugnant à sa douceur naturelle, tandis que le vieux cheik, au contraire, la voyait venir avec une joie secrète qui le ranimait, et qui faisait circuler plus rapidement

le sang dans ses veines. Sa haute taille, un peu voûtée, s'était redressée comme par magie ; il avait repris l'attitude du commandement militaire ; son mâle visage, rajeuni par l'approche du péril, respirait un enthousiasme guerrier. Il s'approcha de nouveau de la croisée, et m'appelant à son aide :

« Combien en vois-tu ? me dit-il, ne sont-ils pas douze à quinze ? »

Je lui répondis que j'en comptais plus de trente.

« Ah ! reprit-il avec une nuance de tristesse et de regrets, il n'y a pas vingt ans encore que mon œil aurait défié celui de l'aigle et du faucon, tant il était sûr et perçant ; n'importe, ajouta-il presque aussitôt, j'y vois encore assez, je l'espère, pour les faire repentir de leur audace. »

Il éteignit la lampe au triple bec de cuivre que Ben Kavven avait allumée, ne conservant de lumière qu'une petite lanterne sourde qui lui servait de veilleuse. Les serviteurs arrivèrent bientôt ; ils étaient cinq en comptant mon jeune guide, tout fier de manier un fusil, et de faire ses premières armes sous les ordres du cheik Kavven. Francis était venu se joindre à eux.

« Notre nombre est petit, mais notre courage est grand et notre cause juste, dit alors le vieillard en caressant de sa main osseuse la blonde tête de l'enfant ; que le sang qui va couler retombe sur les agresseurs !... Du reste il n'est pas nouveau pour moi de voir cette maison attaquée par les Druses ; trois fois ils l'ont assiégée depuis que j'ai l'âge d'homme, et trois fois ces vieilles murailles ont résisté à leurs efforts.

— Il en sera encore ainsi, mon père, si Dieu est avec nous, dit Ben Kavven avec conviction ; prions-le de nous venir en aide. »

Nous nous mîmes tous à genoux, le vieux cheik avait donné l'exemple ; il récita lui-même à haute voix le *Pater* et l'*Ave Maria* en langue syriaque ; au moment où nous nous relevions, j'aperçus Elia prosternée au milieu de nous.

« Votre place n'est point ici, lui dis-je, pendant que le cheik donnait à tous ses instructions ; retirez-vous dans votre oratoire, et ne craignez rien.

— Ma place est partout où je puis être utile, répondit-elle simplement. »

Les Druses approchaient toujours ; le cheik recommanda le plus grand silence. Nous étions postés derrière les fenêtres, et nous ne devions tirer qu'au signal qu'il nous donnerait.

Nous vîmes les ennemis s'avancer à pas de loup en se glissant derrière le mur d'enceinte. Quel était leur projet ? nous ne tardâmes pas à le découvrir ; après quelques minutes, qui me parurent un siècle, nous aperçûmes une forme se dessiner un instant sur le haut de la muraille, et descendre dans la cour avec une agilité qui eût fait honneur au plus habile professeur de gymnase ; le hardi coquin courut ensuite vers la porte pour en retirer les barres d'appui et l'ouvrir à ses camarades ; mais au moment où il y portait la main, une détonation se fit entendre, et il tomba frappé à la nuque. C'était le cheik qui s'était réservé ce premier coup de feu, auquel des cris de rage et des imprécations épouvantables répondirent derrière le mur. L'ennemi, se voyant découvert et ne pouvant plus espérer de nous surprendre à l'improviste, laissait éclater toute sa fureur ; la porte



de la cour était ébranlée par de terribles secousses, mais elle était d'un bois très-dur, renforcé par des clous à grosses têtes, et soutenue à l'intérieur par trois barres de fer, et elle résistait à tous les choes. J'examinai mes compagnons pour deviner à leur contenance ce qu'il nous fallait craindre de tout ce bruit; le cheik souriait dans sa barbe, Ben Kavyen demeurait impassible, et Elia priait agenouillée dans un coin de la chambre. Peu à peu les cris s'apaisèrent, les crosses de fusil cessèrent de résonner sur les battants demeurés inébranlables, et nous commençâmes à espérer que l'ennemi, découragé par l'inutilité de ses premiers efforts, et voyant qu'il n'avait réussi ni par ruse, ni par force, allait battre en retraite, et regagner ses foyers; car l'on ne pouvait pénétrer dans le corps de logis que par cette cour entourée de grands murs et exposée à l'occident, la façade du levant reposant sur un roc de granit, qui s'élevait à pic sur un précipice infranchissable. Nous nous félicitâmes donc déjà de la leçon que les Druses venaient de recevoir lorsqu'une colonne de fumée s'éleva soudain dans les airs.

« Ah! s'écria le cheik, les satanés païens ont mis le feu à la porte! C'est à présent, mes enfants, ajouta-t-il avec l'animation presque joyeuse qui ne l'avait pas abandonné un seul instant, c'est à présent qu'il faut vous montrer ce que vous êtes, de braves et infatigables guerriers, car vive Dieu! ou je me trompe fort, ou la danse sera chaude. »

Nous lui répondîmes d'une commune voix que nous combattrions jusqu'à la mort.

« Vous autres, taisez-vous! cria-t-il aux servantes, qui, réveillées par le bruit, étaient accourues en se lamentant, et allez faire bouillir de l'huile pour la jeter sur la tête de ces mécréants, lorsqu'ils s'avanceront sous les fenêtres; toi, Elia, reste avec nous, ma fille, et vous aussi, Mariem et Loulou, vous rechargerez nos armes pour qu'une seule minute ne cesse pas d'être employée à nous défendre. »

Les lourds battants craquaient déjà sous l'action du feu, auquel les Druses, toujours invisibles derrière le mur, fournissaient sans cesse de nouveaux aliments; bientôt, à demi calcinés, ils s'écroulèrent avec un bruit sinistre, et les assaillants, se précipitant à travers les flammes, firent irruption dans la cour. Sur un signe du cheik, nous saluâmes leur entrée par une décharge générale; deux Druses tombèrent morts sous cette fusillade, les autres dirigèrent vers les fenêtres une multitude de coups de feu, qui ne nous atteignirent point. Elia s'était emparée de mon fusil et le rechargeait avec prestesse, mais pendant qu'un pistolet de chaque main je m'apprêtais à tirer de nouveau, je sentis une forte commotion, j'entendis comme un cri d'angoisse, et je tombai sans connaissance.

Comtesse DE LA ROCHE.

(La suite au prochain Numéro.)

## LES PAUVRES HONTEUX

Que de pauvres gens autour de nous! artisans sans ouvrage, ouvriers sans grand talent dont le salaire ne suffit pas à couvrir la dépense, malades, convalescents plus à plaindre peut-être que les malades, parce qu'ils souffrent des résultats terribles de leur inaction forcée, veuves chargées de famille, orphelins sans maison, sans appui et sans affections, voilà bien des misères et bien des angoisses; mais au moins elles sont connues, et par conséquent secourues; dans tous les pays chrétiens, des œuvres nombreuses sont instituées pour les soulager, mais la pauvreté cachée, la misère qui rougit d'elle-même, la détresse que personne ne visite et ne console, les haillons sous l'habit noir, l'âme navrée derrière un visage résigné et quelquefois fier, qui s'en occupe? qui les cherche? qui les soulage? Ce sont des pauvres honteux, donc ils se cachent. Mais qu'est-ce que les pauvres honteux? Ce sont les grandes et petites épaves des tempêtes par lesquelles la société est secouée; employés que les révolutions ont mis sur le pavé, rentiers ruinés par des banqueroutes, plaideurs ruinés par des procès, inventeurs ruinés par leurs inventions, artistes que la vogue a abandonnés... Quelle est la caste qui n'a pas fourni son contingent aux pauvres honteux? Au

dernier siècle, Théodore, roi de Corse, mourait en secret de misère à Londres! Pauvre honteux! Chatterton, mourant de faim sans oser le dire, pauvre honteux! et combien d'autres!

On trouve parmi les pauvres honteux des noms historiques, des noms qui sont la gloire de la patrie: deux petits-fils du grand Sully n'étaient-ils pas, il y a peu d'années, élevés et nourris par un pauvre domestique? J'ai connu, réduits à la pauvreté la plus étroite, les nièces d'un artiste qui avait doté sa ville natale d'un musée d'objets d'art d'un prix inestimables, et les derniers neveux d'un industriel dont le génie inventif avait enrichi sa province. Personne ne songeait à leur donner du pain, mais on parlait fort d'élever la statue des deux oncles sur la place publique... Les pauvres honteux: c'est un professeur qui n'a pas réussi, ce qui ne l'empêche pas d'être savant; il cherche des leçons, il enseignera grec, latin, mathématiques; nul ne s'adresse à lui, et il meurt de faim sous son habit râpé; c'est une pauvre fille qui a consacré à son père sa jeunesse et son âge mûr: le père est mort, la petite pension qui les faisait vivre est défunte avec lui: que fera-t-elle? elle n'a pas de profession, et sa pauvre aiguille n'est ni alerte ni



adroit. C'est une institutrice vieillie et dont on ne recherche plus les talents : jadis elle donnait à sa famille le produit de ses labeurs : elle n'a rien gardé pour elle, et aujourd'hui vainement elle frappe à toutes les portes. C'est une habile ouvrière en broderie ou en tapisserie, mais elle est seule, la maladie a dévoré ses économies, une ophthalmie l'a empêchée de tirer cette laborieuse aiguille, elle manque de tout, elle doit payer son loyer... l'inquiétude lui ôte le sommeil : si elle ne paie pas, on vendra ses meubles, elle devra se loger en garni, et alors elle descendra vite dans le gouffre de la misère. Que n'ont pas vu ceux qui s'occupent des pauvres honteux ? Ici, c'est une famille étrangère : elle porte un beau nom, elle a connu de meilleurs jours, une faillite l'a précipitée dans l'abîme, et un homme, ancien officier, passe la journée et une partie des nuits à écrire des rôles de contribution pour faire vivre sa femme, son enfant, sa mère et un frère en démence. Là, ce sont deux sœurs, malades toutes deux, se soignant l'une l'autre : elles ne possèdent rien, leur père les a ruinées, et pourtant elles n'en parlent qu'avec un respect touchant : comment ces bonnes créatures vivent-elles ? que de larmes sous cette physionomie sereine ? que de miracles de frugalité et d'économie ! Là, c'est une veuve ruinée par ses enfants ; elle ne les maudit pas, elle les plaint, elle, si à plaindre elle-même, et qui, à soixante ans est tombée d'une large aisance dans une indescriptible pauvreté. La fierté la retient chez elle et l'empêche de tendre la main, mais qu'il est sombre et nu ce chez elle, et qu'on y devine de secrètes angoisses !

Mais comment les connaître les pauvres honteux ? en s'informant auprès d'un bon ecclésiastique, ancien dans la paroisse et qui la connaît tout entière, ou bien auprès d'une de ces âmes charitables, qui sont le port des infortunés ; ou bien, vous rirez peut-être, en demandant quelques renseignements à un directeur de contributions, si vous en connaissez un. Ces chefs de service sont assiégés de demandes : d'anciens professeurs, des artistes, des veuves, des

demoiselles viennent demander des rôles et même des *patentes de chiens*. C'est une triste besogne, mais elle se fait chez soi et elle donne du pain (1).

Comment secourir les pauvres honteux ? de toutes les manières, pourvu qu'en y mettant de la délicatesse, on ménage cette honte, cette pudeur que la plus extrême souffrance n'a pu leur faire abdiquer. Secourez-les en leur cherchant du travail d'abord, en employant leurs petits talents et en faisant de votre mieux pour leur créer une clientèle. Secourez-les en leur offrant des vêtements décents, et en tâchant de deviner ce qui peut leur manquer : songez bien que l'extérieur, maintenu propre et convenable, cache souvent une profonde indigence. Secourez-les en les visitant, en causant avec eux ; qui dira le bien qu'une parole aimable et douce peut faire à une âme flétrie ? On se croyait abandonné, on ne l'est pas ; une jeune fille, une jeune femme vous porte intérêt, s'occupe de vous : tout n'est donc pas perdu, puisque la Providence a envoyé dans cette pauvre chambre, témoin de tant de pleurs, un gracieux messager ! Que dirai-je ? on peut secourir les pauvres honteux de toutes les manières, en se servant de son argent, de son crédit et de l'influence de ses amis. On raconte qu'une jeune fille avait pris en pitié une honnête famille de son voisinage qui gagnait du pain à laver des cartes de géographie. La jeune fille n'était pas riche, mais elle avait du temps et du cœur, et elle aussi se mit à laver des cartes, et son travail mit ses protégés dans une aisance relative. Voilà un joli exemple. Essayez ; vous vous attacherez à la pauvre demoiselle, à la pauvre veuve, au vieillard délaissé que vous secourrez, vous deviendrez habile et ingénieuse pour les aider : ce ne sera pas une œuvre bruyante, mais Dieu qui voit ce qui se fait dans ce secret, vous en donnera la récompense. Et puis, jeunes filles,

Il est beau de prévoir des retours dangereux,  
Et d'être bienfaisant alors qu'on est heureux.

(1) L'œuvre des Pauvres honteux a été adoptée à Paris par les *Enfants de Marie*, au Sacré-Cœur.

## REVUE MUSICALE

Comme musique classique, notre catalogue d'avril contient quelques-uns des chefs-d'œuvre de la grande école : c'est nommer d'avance Beethoven, Mozart, Haydn, etc., et il n'est personne qui n'en connaisse la valeur.

Passons donc aux productions de la saison et disons qu'en fait d'ouvrages modernes, la *Sonate* de J. Wieniawski, est écrite de main de maître, et occupera un rang distingué parmi les publications sérieuses de la musique contemporaine.

Un duo concertant, pour piano et violon, admirablement nuancé, sur *Lalla-Roukh*, par Nollet et Lecieux, a valu à ses auteurs, dans plusieurs concerts déjà, une ample moisson de bravos enthousiastes.

*Lalla-Roukh, Souvenir*, par A. Croisez ; une *Fantaisie* de Battmann sur cet opéra ; et une autre *Fantaisie*, du même

compositeur, sur *la Servante Maitresse*, sont trois morceaux de choix, d'une facile exécution.

Nous signalerons encore, particulièrement, *Simple Chanson*, par Colomer, ce jeune artiste de talent, qui, si nos prévisions se réalisent, arrivera à une prompte et solide célébrité.

Un *Impromptu*, de T. Salomé ; et *Souhaits de bonheur*, valse brillante par Delaye, sont deux charmantes pages qui se recommandent à plus d'un titre.

Un beau chant religieux, à deux voix, intitulé *Noël*, en l'honneur de Notre-Dame, par Magnus, avec accompagnement de piano et orgue (ad libitum) se trouve au nombre des morceaux de musique vocale de notre collection.

M. L.



MADAME DAMOREAU-CINTI

Rien n'est à la fois plus doux et plus triste que le souvenir ! Vers quelle phase de la vie peut-on descendre sans y retrouver des émotions aimables mêlées à des mécomptes amers ? Autrefois, dans ce site où vous êtes né, il y avait une maisonnette enfouie sous les sorbiers en fleurs ; et devant le toit rustique, un noyer séculaire prêtait son ombre aux paisibles habitants de la poétique retraite. O enfance ! beau rêve si vite évanoui ! joies naïves et éphémères, sourires et pleurs, rayons et brumes, vous êtes le plus beau temps de la vie, et cependant votre soleil a des taches. Nous nous souvenons d'un jour heureux, nous nous rappelons un jour néfaste ; l'anneau d'or touche à l'anneau d'airain, partout le mal est à côté du bien. Plus tard, quand on revient au sol natal, on cherche la chaumière ; le luxe en a fait une villa ; on cherche le noyer, l'industrie en a fait des meubles. Toute grâce s'efface avec le temps, grâce du visage, grâce du talent, grâce de l'esprit. Il faut vieillir et mourir, le plus souvent sans avoir vécu. Pourquoi la mort est-elle si ardente à poursuivre la vie ? pourquoi ceux dont nous pressions la main hier, n'ont-ils plus aujourd'hui de regards pour nous voir, de paroles pour nous répondre ? Là est le secret de Dieu dont il ne nous est pas permis de sonder la profondeur. *O altitudo !* mais nous avons du moins la liberté de les pleurer, amère consolation puisée dans la double émotion du souvenir et de la réalité. Vous n'avez pas connu, chères lectrices, la bonne et charmante M<sup>me</sup> Damoreau, type de grâce, de bon goût, de finesse et d'élégance. Oh ! non, au temps de ses plus grands succès, vous étiez de petits enfants bercés sur les genoux de vos mères. Mais elles l'ont connue, elles, elles se souviennent de l'avoir applaudie avec enthousiasme, lorsque l'éminente cantatrice fit son apparition sur nos premières scènes lyriques, à côté de mesdames Fodor, Sontag et Naldi, devenue madame de Sparre. La gentille enfant, qui plus tard devint madame Damoreau-Cinti, n'avait alors que seize ans, ce qui ne l'empêcha pas de débiter dans les opéras de Mozart et de Rossini.

*Don Giovanni, le Nozze, il Matrimonio et Così fan tutte* furent les mines précieuses où elle puisa les trésors de son art. Puis on lui confia le *Rossignol* et *Fernand Cortez*, dans lesquels la jeune virtuose se montra si pathétique, que Spontini lui donna immédiatement le premier rôle de son opéra d'*Olympie*. Depuis

cette époque, sa carrière ne cessa d'être éclatante de succès. Dans *le Siège de Corinthe*, *Moïse*, *Guillaume Tell*, *Robert le Diable*, *le Comte Ory*, *le Dieu et la Bayadère*, *le Philtré* et *la Muette*, elle se fit admirer et applaudir. La voix de madame Damoreau avait plus de souplesse que d'ampleur, plus de grâce que de majesté ; mais elle était secondée par un sentiment si vrai et si profond des rôles qu'elle avait à remplir, qu'on la préférerait à des talents plus larges et moins expressifs. L'opéra comique s'appropriait donc mieux au genre de madame Damoreau que le grand opéra.

Quelles heures charmantes nous avons passées à l'écouter dans *Actéon*, *l'Ambassadrice*, *le Mauvais œil*, *le Domino noir*, *Zanetta* et enfin *la Rose de Péronne*, la dernière création de sa carrière lyrique ! comme son cœur se laissait entraîner au mouvement dramatique de la passion, comme son esprit s'épanouissait, comme ses notes mélodieuses s'en allaient enchanter nos oreilles et remuer nos cœurs ! quelle finesse d'interprétation, et quel art correct d'exécution !

Madame Damoreau était à la fois une grande artiste, une femme d'esprit et une femme de bonne compagnie. Ajoutons qu'elle fut toute sa vie une excellente femme, secourable aux malheureux, dévouée à sa famille comme à ses amis, franche et loyale dans toute ses relations. Son extrême bon sens lui conseilla d'interrompre, à l'âge de 40 ans, la série des succès auxquels les artistes renoncent si difficilement. Afin que le théâtre ne fût pas un jour obligé de l'exiler, elle s'exila du théâtre, ne gardant de toutes ses gloires qu'une école au Conservatoire et le souvenir de son talent perpétué dans la mémoire d'un public appréciateur. — Les opéras créés par madame Damoreau, dans lesquels son génie vocal laissait deviner une collaboration effective, et les deux méthodes remarquables adoptées par les maîtres du Conservatoire de musique, sont des titres indestructibles de l'école de chant fondée par la célèbre cantatrice. Hélas ! toute cette grâce, toute cette verve, toute cette mélodie font aujourd'hui silence sous une pierre tumulaire. L'oiseau a replié son aile, la fleur s'est flétrie, la branche s'est brisée sous le souffle lugubre de la mort. Bien des discours éloquentes ont été prononcés devant cette tombe à peine fermée. Que pourrions-nous dire qui n'ait été dit sur les mérites de celle que nous pleurons ?

MARIE LASSAVER.

M. Léon Le Cieux, violoniste très-distingué et fort recherché pour ses leçons d'accompagnement, est attaché au cours de M. et madame Feillet ; il y fait des élèves très-remarquables.

## Economie Domestique

### Potage à la Russe.

Mettez au feu deux litres d'eau, 500 grammes de veau coupé en petits dés et un poulet bien en chair. Laissez bouillir pendant une heure, en y joignant du thym, du laurier, un oignon et une carotte. Re-

tirez le poulet, que vous pourrez faire servir au blanc, passez le bouillon, remettez-le au feu, en y ajoutant quelques pommes de terre coupées en filets, et 200 grammes de sagon. Laissez cuire pendant quinze minutes et servez.



# Correspondance.

**D**USIEURS d'entre vous, mesdemoiselles, m'ont témoigné le désir de recevoir quelques conseils à propos d'un sujet bien difficile à traiter maintenant : l'étiquette ! Comment vous parler d'une chose qui n'existe plus ? Où se trouve-t-elle ? elle n'est nulle part aujourd'hui ; emportée qu'elle est par le vent des révolutions. Si l'on peut encore signaler quelques usages consacrés et suivis religieusement, ils ne le sont plus par tout le monde ; et la généralité en exempte tous les jours davantage.

J'essaierai cependant de rassembler quelques débris survivant encore au naufrage ; mais j'entrerai timidement dans cette voie, craignant de soulever des discussions sans fin, à propos d'un sujet sur lequel on ne s'entend plus et que tout le monde dirige à son gré.

Lorsque jadis, une femme entraînait dans le monde, elle avait à subir une étude spéciale, une sorte de programme auquel il ne lui était permis de rien changer, et qui devait guider toutes ses démarches. Sans cette observance rigoureuse, la jeune fille, au sortir du couvent, et la jeune femme nouvellement mariée, étaient mal vues et peu appréciées, quelles que fussent d'ailleurs leur beauté et leur fortune. L'aréopage des douairières, si redoutable au dernier siècle, sanctionnait avec sévérité cette infraction aux lois de l'étiquette. On appelait cela : manquer son entrée !

Les jeunes femmes doivent-elles regretter ce règne si oublié maintenant où leurs succès dépendaient de démarches et d'actions futiles ; une royauté éphémère couronnée pour quelques saluts faits avec grâce et quelques usages rigoureusement suivis ? — En ce temps-là, comme vous le voyez, on attachait beaucoup d'importance à des choses qui n'en valaient pas la peine ; cette étiquette, si sérieusement suivie et étudiée, laissait loin derrière de grands devoirs auxquels on ne pensait guère ; défaut d'éducation dont la mère de famille, élevée comme les filles qu'elle élevait à son tour, ne voyait ni le danger ni l'écueil. On savait bien former une jeune femme pour la mode et le monde, mais on négligeait de lui apprendre ce qu'elle devait savoir avant tout : l'amour du devoir, l'esprit d'intérieur et de famille, l'ordre dans sa maison, et cette estime sacrée, ce noble amour-propre d'une réputation sans tache, qui se ternit si vite au souffle dangereux du monde où elle allait vivre.

Aucune de ces obligations si graves ne trouvait place dans le vocabulaire de l'élégance et de la

mode. Pourvu qu'on sût bien faire les trois révérences, s'éventer avec art, placer le rouge et les mouches, dépenser en distinctions de préséance, le temps précieux de la jeunesse, tout allait bien, on n'en demandait pas davantage.

Il n'en est plus ainsi fort heureusement, et si quelques femmes manquent encore à l'observance des devoirs austères qui leur sont prescrits, c'est que la perfection n'est malheureusement pas universelle, et qu'il se trouve toujours et beaucoup trop, des personnes assez tristement douées pour n'y pas tendre de tous leurs efforts.

L'étiquette ne vous distraira donc plus de ces devoirs si doux et si nécessaires au bonheur. Vous n'aurez, mes chères amies, aucune préoccupation sérieuse à son sujet. Cependant, il faudra toujours vous conformer à ce qui est imposé dans le monde. Vous n'y trouverez pas la liberté de l'hirondelle ou du rossignol, tant s'en faut. Vous avez aussi d'autres destinées.

La première règle de la bienséance, c'est de savoir ne se distinguer en rien des autres ; j'entends des autres qui font bien. Si vous voulez écouter le premier de tous les conseils nécessaires au début d'une jeune personne dans le monde, c'est d'avoir un parti pris et très-arrêté d'une bienveillance, je ne dirai pas universelle, je n'ose pas, je craindrais un peu d'exagération ; sans cela, je dirais bien *universelle*. Enfin, que cette bienveillance s'étende au loin, fort loin, et vous verrez comme elle vous fera des amis, écartera les envieux, et vous placera sous son appui durant votre vie entière. C'est ici un conseil de morale que je vous donne ; on pourrait même le placer au nombre des coquetteries permises, car il y en a de plusieurs sortes.

La coquetterie dans toute l'acception de ce mot perfide, est le défaut le plus grand qu'une femme puisse avoir. Je compte vous en parler longuement, en vous citant quelques traits qui vous intéresseront ; mais revenons à mon sujet. La bienveillance est une coquetterie, parce qu'elle nous gagne tous les cœurs, et qu'il est permis de désirer d'être bien avec tout le monde. Vous voyez dans *le Misanthrope* un vers d'Alceste qui enseigne le contraire :

L'ami du genre humain n'est pas du tout mon fait.

Mais Molière n'a pas prétendu faire du caractère d'Alceste une moralité ; il a voulu peindre un ridicule.



J'aime mieux madame de Sévigné. Imbue de ce sage précepte que la bienveillance est nécessaire aux femmes surtout, elle écrivait à sa fille de nombreuses lettres pour lui persuader cette douce maxime qui coûtait tant de peines à madame de Grignan.

« Ne vous chargez pas de la haine, disait-elle, c'est un fardeau trop lourd à porter ! »

Je m'aperçois qu'à propos d'étiquette, je vous fais un sermon en trois points. Arrivons donc à quelques renseignements.

1° On me demande si une jeune fille dont le prochain mariage est connu et public, peut aller dans le monde jusqu'au jour fixé. Ce n'est pas l'usage. Dès que son mariage est connu, elle doit rester dans son intérieur; seulement, si ses parents ont l'habitude de recevoir, il est certain qu'on doit toujours la voir dans le salon, puisqu'elle est chez eux. Peut-elle aller au spectacle, à l'Opéra, accompagnée de sa mère ou d'une personne qui la remplace? Sans doute; mais il n'est pas convenable que le fiancé soit seul dans la loge avec les deux dames. La position d'une jeune fiancée est très-délicate. Elle doit fort peu parler de son mariage, de ses projets, de son futur mari. Elle peut en causer avec une amie intime, avec ses parents, mais dans le monde en général c'est manquer de tact.

2° Autre question. — Comment une femme doit-elle faire pour discerner, au juste, les personnes qu'elle doit reconduire, en visite chez elle? — A cela je réponds qu'elle doit reconduire toute femme qui vient la voir. Les plus qualifiées exigent naturellement une politesse plus précise, mais la règle est de reconduire. Maintenant, dès les premiers mots, vous voyez que mes conseils nécessitent une périphrase.

Reconduire? mais de quelle étendue est l'appartement dans lequel cette dame est reçue? Est-ce un hôtel: grands salons, laquais dans l'antichambre, grand vestibule, etc.? Dès lors, la maîtresse de maison ne reconduit que jusqu'au dernier salon, et laisse la dame à l'entrée de l'antichambre (on suppose qu'elle ne doit venir dans l'antichambre où se tiennent ses domestiques que pour entrer ou sortir de chez elle). Si c'est un appartement plus modeste, alors on reconduit de même, mais moins loin. — Quant aux messieurs, la règle est plus simple. On ne reconduit que les plus âgés, les parents ou ceux qui occupent une place importante dans l'État.

3° Pour les titres à donner à une marquise, à une comtesse, il est encore très-difficile de préciser une règle à cet égard. On donne peu de titres, aujourd'hui. Un seul reste conservé, c'est celui de duc ou de maréchal de France. A un duc ou à une duchesse, vous devez rarement dire madame ou monsieur seulement, tandis qu'il est permis de ne pas dire madame la comtesse, madame la marquise, en leur parlant. On ne doit pas non plus, lorsqu'on parle d'un comte, d'une comtesse, d'un marquis, etc., toujours nommer leurs titres. On dit : madame ou monsieur de \*\*\* tout simplement.

4° Pour les cartes de visites, on met le titre sans mettre avant ni monsieur ni madame. — Les cartes sont en vélin mat, maintenant; on ne les fait plus en carton porcelaine. C'est ainsi que le graveur de l'Empereur a fait toutes les cartes pour les visites

de nouvelle année. Il n'est pas de bon goût non plus qu'une femme mette son adresse sur sa carte. On ne la met que sur les cartes d'hommes. L'usage du pli quand on ne trouve pas la personne que l'on vient voir, passe beaucoup de mode. Le mieux est de ne faire aucune marque.

5° Doit-on parler avec son danseur au bal? Oui et non. Quand elle le connaît beaucoup, une jeune fille peut parler avec son danseur; sans parler trop haut ni rire aux éclats; mais avec quelqu'un qui vient d'être présenté pour danser avec vous, il est de bonne tenue de ne rien dire; et s'il vous parle, répondre brièvement; un peu de roideur, lorsqu'elle est bien comprise et point exagérée, sied toujours bien. Je citerai à propos de cela un fait arrivé récemment à un bal célèbre par la réunion des femmes les plus élégantes de Paris.

Mademoiselle de \*\*\*, charmante jeune fille, du reste, a le défaut de causer beaucoup et avec tout le monde; je l'ai souvent entendu critiquer sévèrement. Invitée à danser un quadrille par un jeune homme très-connu dans la littérature, elle causa tout le temps de la contredanse avec le marquis de C\*\*\*, l'élégant à la mode. Le quadrille fini, le marquis devait naturellement reconduire sa danseuse, et mademoiselle Louise \*\*\* se retournant alors vers son danseur, lui tendit la main pour qu'il la ramenât à sa place : « Mademoiselle, dit-il en la saluant, comme M. de \*\*\* a eu tout l'avantage de votre conversation, je ne veux pas lui ravir le bonheur de vous reconduire à madame votre mère. » Là-dessus un second salut plus profond encore, et il s'éclipsa. Pendant ce temps, M. de \*\*\* reconduisait tranquillement sa danseuse, et mademoiselle Louise \*\*\* revenait seule fort intimidée; c'était à la fin du bal, les rangs très-éclaircis, la distance à parcourir assez longue; ceux qui faisaient cercle autour des danseurs, avaient parfaitement entendu, et un murmure assez malin accompagna les pas de la pauvre jeune fille, obligée de passer devant le cruel danseur qui, causant alors dans un groupe, ne semblait plus occupé de cet incident.

Nous avons encore bien des choses à dire sur ces petites exigences; ce sont des riens, il est vrai, mais nécessaires à observer. Je reprendrai ce sujet, puisqu'il paraît vous intéresser. Nous avons maintenant à vous parler des toilettes de printemps, qui vous intéressent peut-être encore plus.

## MODES

En vérité, mesdemoiselles, les quelques semaines de beau temps dont nous avons joui, vous ont fait croire que l'été était arrivé! Quel chapeau sera le plus en vogue pour les bains de mer? Quelles seront les robes le plus à la mode pour la campagne? Les corsages seront-ils de telle ou telle forme? — Et quels jupons seront les plus portés? Patience, mes enfants; je puis vous donner quelques idées sur ce qui pourra être fait, mais laissez le temps à toutes ces choses de se décider, avant de réclamer une réponse définitive. Comment pouvez-vous espérer au commencement d'avril, savoir ce qui sera adopté généralement pour la belle saison? Il est d'ailleurs trop tôt, pour abandonner complètement les vête-



ment chauds, et je ne veux pas avoir à me reprocher les rhumes ou *grippes* que vous pourriez gagner en prenant déjà les robes légères; attendez le retour des hirondelles, qui, plus prévoyantes que vous, ne se sont pas laissées séduire par les précoces ardeurs du soleil.

La mode paraît devoir nous laisser toute liberté, pour le choix des pardessus, paletots ajustés ou demi-ajustés, burnous, collets et écharpes en taffetas noir ou étoffe pareille à la robe; il sera, je crois, permis de porter le vêtement que l'on préfère.

Vous pouvez faire une charmante toilette de demi-saison, avec la robe en alpaga gris acier ou violet avec deux biais de douze centimètres, en alpaga ou taffetas noir, au bas de la jupe; faites la robe de forme princesse, avec des biais montant jusqu'à la taille et posés en châles sur le corsage; au bas de la manche qui est à coude et étroite du bas, deux biais remontant sur le bras; faites le collet en alpaga pareil à la robe, garni tout autour de deux biais en alpaga ou taffetas noir; puis une capote en taffetas violet ayant au bord de la passe une dentelle noire sur transparent blanc, la capote est ornée dessus d'un nœud formé par deux touffes de violettes réunies par de la dentelle noire, et dessous de violettes. Le gris, le violet et le noir étant très en vogue, vous pouvez porter ce costume sans être en deuil; il est d'ailleurs facile, si l'on veut, d'en varier les couleurs; on peut le faire en vert avec le chapeau violet ou vert; ou la robe havane et le chapeau assorti.

Pour toilette plus habillée ayez une robe en foulard feuille morte, avec de petits filets noirs formant carreaux ou raies, ou bleu avec petit semé d'un bleu plus foncé; faites le corsage à pointe ou à taille ronde, posez aux épaules une double ruche ou échiorée formant pèlerine carrée; la manche, toujours étroite du bas, doit être demi-ouverte et garnie comme le corsage; si vous voulez pouvoir mettre cette robe l'été, avec une guimpe ou une pèlerine blanche, faites la pèlerine de foulard, séparée du corsage qui alors sera décolleté en rond ou en carré; ayez avec cette robe une casaque en gros de Tours, avec manche étroite, garnie tout autour et au bas des manches d'une petite passementerie; un chapeau en crêpe blanc, avec ornements de velours noirs, et le dessous mélangé de velours noirs et boutons de roses rouges, si la robe est feuille morte, ou de petites fleurs bleues si la robe est bleue.

Les paletots ou collets en drap léger et les châles, commencent à remplacer les manteaux en drap velours, que je vous engage, cependant, à ne pas reléguer dès à présent au fond d'une caisse, avec du camphre ou du poivre, car vous seriez probablement forcées de les en retirer, quelque jour de pluie; vous n'avez, d'ailleurs, pas encore à redouter les dégâts de ces papillons dont le nom varie suivant les pays, mais qui partout sont si destructeurs.

Puisque vous voulez absolument vous occuper de vos toilettes d'été, brodez des entre-deux de dessins différents; vous êtes toujours certaines de trouver à les employer, car ils occupent une grande place dans la lingerie: bonnets, manches, guimpes, pèlerines, cols, tout est orné d'entre-deux disposés de mille manières: avec des plis, séparant des bouil-

lonnés, posés en pattes, en long, en travers, en biais, etc., on fait ainsi des objets très-variés. Commencez par broder, et je vous donnerai bientôt de plus grands détails sur la manière dont vous pourrez utiliser votre travail, en vous envoyant de charmants modèles, de la maison Maureau, 2, rue de Tournon. Malheureusement les trois quarts des jeunes filles ne savent pas broder; sans doute leurs mères trop habiles dans cet art si négligé, aujourd'hui, les ont gâtées, en ne les laissant jamais manquer de jolis cols et manches, mais il est probable que devenues mères à leur tour, elles auront le regret de ne pouvoir aussi parer leurs enfants, de ces petits ouvrages si coûteux à acheter, si agréables à faire, et qui offrent tant de ressources pour les cadeaux nombreux que l'on a à exécuter.

Beaucoup de jeunes personnes sur le point de se marier, se préoccupent de la manière dont elles doivent faire leur linge de maison; les marques sont généralement ce qui inquiète le plus. Où placer le chiffre, pour les draps, taies d'oreiller, serviettes? Telle est la question qui nous est posée très-souvent. Eh bien, je vais tâcher de vous répondre et de vous tirer complètement d'embarras.

Les draps se font avec des ourlets un peu larges, cinq ou six centimètres; le chiffre doit avoir six ou huit centimètres, on place le bas des lettres du côté de l'ourlet, un peu au-dessus afin qu'il se trouve au milieu du lit lorsque le drap est replié sur la couverture. Les taies d'oreiller sont rondes ou carrées, on peut broder une guirlande autour, et placer ensuite le chiffre, non pas au milieu, mais au-dessus de la tête, les lettres doivent être pareilles à celles des draps, seulement un peu plus petites.

Passons au linge de table; ici j'ai plus de détails à vous donner, car il y a bien des genres de services et la place du chiffre varie suivant les guirlandes et les ornements du damassé. Les nappes et les serviettes se marquent généralement comme les mouchoirs, en biais au-dessus de la bordure; c'est du reste la manière la plus commode de placer la broderie. On ne doit mettre le chiffre au milieu que si le dessin l'exige, c'est-à-dire lorsqu'il y a une guirlande laissant un espace vide; mais si vous choisissez vous-même votre linge, je vous engage à ne pas prendre ce genre de service, qui force à placer le chiffre au milieu de la table et qui empêche de poser les plats d'aplomb. Le chiffre des serviettes doit être de deux ou trois centimètres, celui du napperon un peu plus grand, et celui de la nappe encore un peu plus grand; mais comme pour les draps et les taies d'oreiller, toutes les lettres d'un service doivent être semblables. Il est inutile de vous recommander, je pense, de faire des marques très-simples, pour le linge à lingeaux, et de les placer au-dessus de l'ourlet. On fait une grande variété de chiffres brodés de deux couleurs: rouge et blanc, violet et blanc, noir et blanc, mais, à mon avis, le blanc seul est beaucoup plus joli et plus distingué, il a d'ailleurs l'avantage de ne pas changer de teinte aux terribles épreuves que les blanchisseurs font subir au linge.

Le bleu est la nuance dominante dans les toilettes d'enfant, les robes bleues et blanches avec manteau bleu, ou tout le costume blanc, le chapeau blanc avec ornement bleu, ou le contraire; il est



certain que cette nuance est celle qui va le mieux à ces petites figures si fraîches : je ne prétends cependant pas exclure les autres couleurs; vous trouverez d'ailleurs de fort jolis costumes dont notre gravure vous donne une idée, chez madame Deplanche, qui vient d'agrandir ses magasins en les transférant rue de la Michodière, 21.

Par une sorte de préjugé, beaucoup de mères, lorsqu'elles sont en deuil, ne peuvent se résoudre à mettre des robes noires à leurs petits enfants; est-ce par coquetterie pour eux ou par superstition? Je ne sais, mais j'ai souvent entendu dire : « Je ne puis voir ce cher enfant en noir, » sans me rendre compte du motif qui dictait cette phrase. Ces pauvres petits semblent être bannis de leur famille, s'ils ne portent pas, ainsi que leurs parents, les marques du malheur qui les a frappés, bien qu'ils ne soient pas en état d'en ressentir la douleur; pourtant les bonnes, qui, elles, ne font pas partie de la famille, en portent les deuils. Je vais faire une concession aux mamans déraisonnables qui ne veulent pas mettre leurs enfants tout en noir, en leur conseillant, d'abord de leur retirer tous les objets de couleur, qui font un trop grand contraste avec leurs vêtements à elles, et de les habiller en blanc avec une robe en cachemire ou alpaga, garnie d'un ruban ou de ruches en taffetas noir, un manteau garni de même, et un chapeau blanc orné de rubans noirs.

C'est peu de temps après Pâques que commencent les premières communions; les toilettes des enfants pour cette cérémonie doivent toujours être de la plus grande simplicité, car si pauvres et riches rassemblées au pied de l'autel sont égales aux yeux de Dieu, elles ne doivent pas chercher à briller au milieu de leurs compagnes, et perdre ainsi par un mouvement d'orgueil, toutes les grâces qu'elles sont appelées à recueillir en ce beau jour.

Toutes les jeunes filles, l'année où elles ont le bonheur d'approcher pour la première fois de la sainte table, devraient regarder comme un devoir d'habiller elles-mêmes une enfant, dont les parents ne peuvent faire les frais d'une toilette toute blanche, privation qui lui donnera peut-être un sentiment de regret qui nuira au recueillement avec lequel elle doit accomplir cette action si sainte. L'uniformité des vêtements peut donc seule écarter, d'un côté l'orgueil et de l'autre l'envie; et si malheureusement quelque jeune fille un peu coquette, s'imaginer que le tissu plus fin de sa robe ou les accessoires plus élégants de son costume peuvent la faire remarquer par les assistants toujours nombreux, elle devrait, pour redevenir plus humble, se persuader qu'au milieu de ces robes blanches, et de tous ces visages voilés, sa mère elle-même aurait de la peine à la reconnaître, si elle ne savait le numéro de son banc et la place qu'elle y occupe.

Le mois prochain, mes chères enfants, je pourrai vous donner enfin tous les renseignements que vous attendez avec tant d'impatience; mais, je vous le répète, vous ne manquez pas d'occupation jusqu'à cette époque; d'ailleurs je vous l'ai souvent recommandé : que la toilette et la mode, ne tiennent pas une trop grande place dans vos pensées.

Plusieurs de nos lectrices se désolent en ce moment de voir tomber leurs beaux cheveux, et demandent le moyen d'éviter un tel malheur; il vaut mieux prévenir que réprimer, mes chères amies, et ce malheur ne vous serait pas arrivé, si vous aviez plus tôt fait usage de l'eau et de la pommade vivifique, en dépôt chez M. Binet, 29, rue de Richelieu, mais enfin il est encore temps de réparer cet oubli; songez aussi que vous trouverez dans la même maison, le coldcream vivifique qui vous sera très-utile à cette époque de l'année, où quantité de jeunes visages subissent l'influence du printemps.

## EXPLICATIONS

### Planche IV

**COTÉ DES BRODERIES :** 1, Mouchoir — 2, J. S. enlacés — 3 et 4, Parure avec ganses — 5 et 6, Parure — 7, Écusson avec P. A. — 8, J. M., pour taie d'oreiller — 9, entre-deux — 10, Mouchoir et écusson avec A. M., broderie russe — 11, Bande pour jupon, broderie russe — 12, T. S. enlacés — 13, M. L. J. — 14, Odette — 15 et 16, Parure pour enfant — 17, R. P. — 18, Garniture — 19, E. J. — 20, G. A. — 21, B. C., enlacés — 22, M. G. — 23, Étisa — 24, N. C. — 25, E. K., avec couronne de comte — 26, B. G., enlacés — 27 et 28, Chemise de femme — 29, Garniture.

**COTÉ DES PATRONS :** 1, H. G. — 2, Augustine — 3, A. B. — 4, P. D. — 5, Antonie — 6, E. A. — 7 à 10, Col — 11 à 13 bis, Chemise de femme — 14 à 19, Robe de poupée — 20 à 22, Corbeille à ouvrage — 23 et 24, Bonnet grec — 25 à 29, Campanule en laine — 30, Dentelle au crochet.

### COTÉ DES BRODERIES

- 1, Mouchoir, plumetis, cordonnet et feston.
- 2, J. S., enlacés, plumetis et cordonnet.
- 3 et 4, Parure gansée, plumetis et cordonnet, ou

point de poste. Cette parure se fait sur étoffe double; il faut enfermer trois ganses entre les deux morceaux de nansouk; ces ganses sont retenues par une piqure de chaque côté. On peut également faire les piqures sans mettre de ganse.



5 et 6, **PARURE**, plumetis, cordonnet, point de sable et feston sur mousseline.

7, **ECUSSON** avec *P. A.*, plumetis et cordonnet.

8, *J. M.*, pour faie d'oreiller, plumetis.

9, **ENTRE-DEUX**, plumetis et cordonnet sur mousseline; ou point de poste sur nansouk.

10, **MOUCHOIR** et **ECUSSON** avec *A. M.*, broderie russe.

11, **BANDE POUR JUPON**, broderie russe en gros cordonnet blanc sur cachemire, alpaga ou taffetas.

12, *T. S.*, enlacés, plumetis et cordonnet.

13, *M. L. J.*, plumetis et cordonnet.

14, *Odette*, plumetis et cordonnet.

15 et 16, **PARURE** pour enfant, plumetis, cordonnet et point de sable; ou broderie russe. (Voir l'explication donnée en janvier au numéro 6, côté des broderies.)

17, *R. P.*, gothique, plumetis et cordonnet.

18, **BANDE** pour garniture, plumetis et feston.

19, *E. J.*, linge de table, plumetis, cordonnet et point de sable.

20, *G. A.*, anglaise, plumetis et cordonnet.

21, *B. C.*, enlacés, plumetis et cordonnet.

22, *M. G.*, anglaise, feston et plumetis.

23, *Élisa*, anglaise, plumetis et cordonnet.

24, *N. C.*, anglaise, plumetis et cordonnet.

25, *E. K.*, couronne de comte, plumetis et cordonnet.

26, *B. G.*, enlacés, plumetis et cordonnet.

27 et 28, **GARNITURE**, plumetis, cordonnet et feston, pour la chemise de femme, dont le patron se trouve au n° 11 (côté des patrons).

29, **BANDE** pour garniture, plumetis, cordonnet et feston.

### CÔTÉ DES PATRONS.

1, *H. G.*, anglaise pour linge de table, feston, cordonnet et pois.

2, *Augustine*, plumetis et cordonnet.

3, *A. B.*, plumetis et cordonnet.

4, *P. D.*, gothique, plumetis, cordonnet et pois.

5, *Antonie*, gothique, plumetis et cordonnet.

6, *E. A.*, plumetis et cordonnet.

7 à 10, **COL** en mousseline.

7, Devant du fichu.

8, Dos du fichu.

9, Col.

10, Croquis du col monté.

Ce colse fait en plumetis sur mousseline; lorsque la broderie est terminée, posez une valenciennne sur la ligne ponctuée, et une au bord du col. Taillez le devant du fichu sur le patron n° 7, après avoir marqué les plis; et le dos sur le patron n° 8. Réunissez le col au fichu par un petit poignet taillé en biais, et ajoutez au bas du col une valenciennne qui redescend sur la robe.

Nous donnerons sur notre prochaine planche un nouveau patron de manche qui doit compléter la parure.

11 à 13 **BIS**, **CREMISE DE FEMME**.

11, Moitié du devant.

12, Moitié du dos.

13, Moitié de la pièce.

13 **BIS**, Manche de la chemise.

Pliez votre étoffe sur la petite ligne ponctuée qui

se trouve sur le devant du patron n° 11, et ajoutez la longueur en continuant le biais du dessous du bras jusqu'au bas de la chemise. Ensuite vous taillez le dos de la même manière. Pour la pièce, il faut plier l'étoffe, et placer la ligne ponctuée sur le pli; le sens de la lisière se trouve en haut et en bas du patron et sur le devant de la pièce.

14 à 19, **ROBE DE POUPEE**,

14, Moitié du devant.

15, Dessous du bras.

16, Moitié du dos.

17, Pièce d'épaule.

18, Moitié de la jupe.

19, Croquis de la robe.

Miss Lily aura une charmante robe, si sa petite maman veut essayer de lui en confectionner une, sur le patron que madame Herbillon nous a donné. Elle se boutonne sous les bras par cinq boutons de chaque côté, ceux de la jupe ne sont que pour orner la robe. Pour tailler le devant, pliez l'étoffe et posez la ligne ponctuée du patron n° 14 sur le bord du pli; vous ferez de même pour les patrons n° 16 et 18. Les lettres de raccord vous suffisent pour réunir toutes les parties de la robe, une seule a été oubliée, c'est la lettre E du patron n° 18, qui doit se trouver en bas, à droite, à l'angle du patron. — Dans le haut du même patron, les plis de la jupe sont indiqués par différentes lignes, ces plis sont doubles et au nombre de trois pour toute la jupe; les lignes pleines marquent le bord du pli, et les lignes ponctuées la profondeur. La pièce d'épaule n° 17 doit être fixée au devant sur les lettres A et B; vous ne réunirez pas les deux côtés portant la lettre H, et vous mettrez une petite agrafe qui sera cachée par le nœud qui se fait en velours. Le devant de la robe et le tour des épaules sont garnis d'un petit ruban gaufré, surmonté d'un petit velours noir.

20 à 22, **CORBEILLE** à ouvrage.

20, Milieu de la corbeille.

21, Poche fixée au milieu.

22, Croquis de la corbeille.

Elle se compose de quatre bandes en tapisserie; un fond plein en soie d'Alger groseille avec appliques de nacre; ces bandes doivent avoir 20 centimètres de longueur sur 5 centimètres de hauteur; on fait un encadrement en soie d'Alger noire que l'on couvre de perles de jais blanc. Pour le fond de la corbeille il faut tailler un carré en carton de 20 centimètres, puis un carré de la même grandeur en satin groseille, et un autre en percaline; il faut avoir soin d'ajouter les remplis à ces deux carrés, qui seront ouatés légèrement; celui en satin doit être piqué à carreaux comme l'indique le croquis. Ensuite il faut tailler quatre bandes en carton comme celles en tapisserie, et quatre en satin en ajoutant les remplis, pour doubler le tour de la corbeille. On coupe un morceau de carton et deux en satin sur le patron n° 20, puis deux morceaux en satin sur le patron n° 21; il faut mettre le satin en double pour cette partie qui forme les poches. On pique tous ces morceaux de satin après les avoir ouatés. On réunit par un surjet les bandes en tapisserie aux bandes de satin piqué en enfermant le carton, puis on fait un surjet sur les petits côtés des bandes pour les joindre entre elles, afin de



former le cadre; on coud de même le carré en satin et celui en percaline, et l'on enferme également le carton dedans; on fixe le cadre sur ce carré; ensuite on pose la partie taillée sur le patron n° 20, au milieu du carré, en l'arrêtant de chaque côté, après avoir cousu les poches à cette partie par un surjet à la base et les avoir fixées par quelques points sur les signes qui se trouvent aux lettres A et B. Tous les surjets sont couverts d'une ganse assortie aux nuances de la corbeille. — Vous pouvez voir cette corbeille montée, et vous procurer le bonnet grec échantillonné, chez mademoiselle Ribaut, 3, rue de Rohan, ainsi que le moule en bois nécessaire pour exécuter la campanule en laine n° 29.

23 et 24, BONNET GREC avec appliques de velours et soutache d'or.

Le bonnet est en velours noir; les appliques en velours violet se fixent sur les parties qui sont en noir sur le dessin, avec un peu de colle d'amidon. Avant de découper les appliques, il faut coller le velours sur une mousseline très-claire et laisser bien sécher. Vous pouvez faire vous-même le bouton et le gland, en prenant un moule en bois sur lequel vous poserez un morceau de velours noir plus grand que le moule, d'un centimètre tout autour. Sur ce bouton vous collerez une petite applique violette que vous entourerez de soutache d'or, puis passez une soie autour du velour, et serrez en enfermant le moule, puis vous montez le gland en suivant l'explication que je vais vous donner.

Prenez un carton de 20 centimètres, et faites avec du cordonnet de la grosseur du fil d'Irlande n° 80, cinq mèches en tournant pour chaque 50 fois autour du carton; faites trois mèches noires et deux violettes, prenez un papier blanc dans lequel vous enveloppez votre carton, posez ensuite un second papier que vous avez trempé dans l'eau et pressé pour qu'il soit seulement humide, puis vous enfermez le tout dans un autre papier sec, et vous repassez avec un fer doux; vous retirez les papiers, et lorsque vos soies n'ont plus aucune humidité, vous coupez une des mèches au bas du carton, vous prenez une soie un peu forte, et après avoir tourné plusieurs fois, vous serrez fortement la mèche sur le double, un peu au-dessous du pli formé par l'angle du carton; si vous craignez de laisser échapper quelques brins de soie, passez une soie au milieu de la mèche avant de la couper, et nouez-la au côté opposé à celui que vous devez couper; vous la retirerez lorsque vous aurez arrêté le gland. Lorsque les cinq parties de votre gland seront faites, réunissez-les par des points arrière que vous faites sur le haut, en écartant les soies de manière à avoir la largeur de la moitié du bouton. — Lorsque vos cinq mèches seront cousues ensemble, prenez le bouton et fixez à l'envers par quelques points la première mèche, mais ne la posez pas tout à fait au bord, afin que le bouton cache le nœud du gland; fixez de même la cinquième mèche au côté opposé du bouton, puis les trois autres, en suivant toujours à distance les contours du bouton, ensuite vous faites toujours à l'envers des points arrière sur la soie du gland au-dessous du nœud des mèches, en ayant soin que votre aiguille soit à chaque point piquée dans le bord du bouton.

25 à 29, CAMPANULE en laine.

Prenez un rond en bois percé de 16 trous et un au milieu; les numéros 25 et 26 vous donnent les deux côtés du moule, le travail étant terminé. — Avec du fil de lin n° 50, vous tendez les fils en passant votre aiguille d'abord au milieu et successivement dans chacun des trous du tour en passant à chaque fois l'aiguille dans celui du milieu.

Prenez de la laine de Saxe de quatre teintes de la même nuance, commencez le travail avec la laine la plus claire, passez l'aiguille au milieu du moule, et laissez un bout de laine à l'envers comme l'indique le n° 25; vous le tenez dans la main gauche, il vous sert à retenir le moule; faites 5 tours avec chacune des nuances en les graduant de la plus claire à la plus foncée, en passant l'aiguille sous chaque fil, mais après avoir rejeté la laine à gauche sur le travail et non pas à droite, comme elle est marquée par erreur au n° 26; vous serrez toujours le point avant de faire le suivant; le numéro 26 vous montre l'aiguille piquée pour le dernier point. Lorsque vous voulez arrêter votre laine, vous passez l'aiguille dans la côte que forme le point sur le fil, vous la faites sortir à l'endroit et vous coupez la laine.

Vous prenez ensuite un bout de fil de fer que vous tournez comme le numéro 27; le numéro 28, est ce morceau de fil de fer recouvert de laine que vous tournez en enfermant quatre brins de laine destinés à figurer les étamines.

Coupez les bouts de fil à l'envers de votre moule en bois, à la hauteur où monte le travail en laine de l'autre côté. Coupez-les deux à deux pour les nouer en serrant le nœud contre le haut de la fleur, ce nœud fait tourner le bord de la fleur; il faut avoir soin de nouer toujours deux bouts avant de couper les deux fils suivants. Vous passez ensuite la tige, et vous la faites descendre dans la fleur de manière à placer le haut des étamines un peu au-dessous du haut de la campanule; vous faites descendre les brins de fil du bas de la fleur le long de la tige, et vous les arrêtez par une laine, que vous tournez à la hauteur du creux indiqué sur le fil de fer au numéro 27. Vous enfermez la tige avec la laine dans toute sa longueur; comme vous pouvez le voir par le numéro 28, le calice doit être plus gros qu'il ne l'est par erreur au numéro 29.

30, DENTELLE au crochet en travers.

Montez 17 mailles chainettes.

1<sup>er</sup> RANG. — 1 bride dans la 6<sup>e</sup> maille en partant de celle qui est sur le crochet — 2 fois : (2 mailles chainettes — 1 bride dans la 3<sup>e</sup> maille chainette après la dernière bride) — 7 mailles chainettes — 1 maille passée. (Voir l'explication de cette maille en mars, 1<sup>er</sup> rang du sac en ficelle, numéro 32.)

2<sup>e</sup> RANG. — 3 mailles chainettes — 1 bride prise dans le premier jour du rang précédent — 6 fois dans ce même jour : (1 maille chainette — 1 bride) — 3 fois : (2 mailles chainettes — 1 bride en prenant chaque bride dans l'un des jours suivants.)

3<sup>e</sup> RANG. — 3 mailles chainettes — 1 bride dans le premier jour du rang précédent — 9 fois : (2 mailles chainettes — 1 bride dans chacun des jours du rang précédent).

4<sup>e</sup> RANG. — 7 fois : (1 demi-bride — 2 brides — 1 demi-bride dans un jour) — 3 mailles chainettes



— 1 bride dans le jour suivant — 2 fois : (2 mailles chaînettes — 1 bride dans le jour suivant).

Pour la seconde écaille et les suivantes, faites :

1<sup>er</sup> RANG. — 3 mailles chaînettes — 1 bride dans le premier jour du rang précédent — 2 fois : (2 mailles chaînettes — 1 bride dans le jour suivant) — 5 mailles chaînettes — 1 bride prise dans la première demi-bride de la dent du rang précédent.

2<sup>e</sup> RANG. — Comme celui de la première écaille.

3<sup>e</sup> RANG. — Comme celui de la première écaille. A la fin de ce rang on fait une demi-bride prise entre la deuxième et la troisième dent de l'écaille précédente.

4<sup>e</sup> RANG. — Comme celui de la première écaille.

### PLANCHE COLORIÉE

Nos chères lectrices verront que nous ne voulons négliger aucune occasion de leur offrir un petit présent : en ce moment où tous les magasins s'ornent d'œufs à surprise de tout genre, nous leur envoyons aussi comme œuf de Pâques un joli dessin colorié pour pelote, essuie-plumes, bonnet grec ou jardinière. — Ce travail s'exécute sur moire antique doublée de toile, brodée en fil d'or, numéro 7, en trois fils, en gros cordonnet noir et petites perles noires. — Le cordonnet noir est lancé d'un côté à l'autre du dessin et retenu de distance en distance par le fil d'or aux endroits où les soies se croisent; les deux cordonnets d'or placés de chaque côté de la rangée de perles, et qui font le cadre, sont fixés sur la moire par une petite soie jaune; il faut avoir soin de cacher les points jaunes. Pour monter la pelote, on commence par en faire une en toile; on taille deux ronds de la grandeur du dessin et une bande ayant six centimètres de hauteur et quarante-deux de longueur. On réunit les deux ronds à cette bande en laissant une petite ouverture que l'on referme après avoir rempli la pelote de son; il faut la faire très-dure. Ensuite on taille une bande et un autre rond en moire comme celui que l'on a brodé, on coud la bande et le rond uni d'abord, on joint le rond brodé à la bande par un surjet en enfermant la pelote en toile; on couvre le surjet d'un volant à plis creux, en ruban numéro 6, on pose une petite guipure noire sur la tête du volant, puis une très-petite ruche en taffetas découpé pour couvrir le pied de la guipure.

On peut faire ce même dessin sur velours noir, si on le destine à une calotte et remplacer le cordonnet noir par un cordonnet bleu ou groseille.

### PLANCHE BLEUE

Voile de fauteuil en crochet carré ou filet brodé.

### JARDINIÈRE

Deuxième tiers de la jardinière dont le premier tiers a été donné en mars, et dont nous avons promis l'explication pour le numéro de Mai.

### GRAVURES DE MODES

GRAVURE COLORIÉE.

*Toilette de jeune fille.* — Robe de popeline d'Irlande. — Corsage à pointes avec passementerie dessinant la veste grecque. — Col et sous-manches en organdi.

*Toilette de visite pour jeune fille.* — Robe de taffetas à petits losanges, couleur sur couleur. — Pardessus ajusté en gros de Tours. — Chapeau de taffetas avec ornement de fleurs mêlées de dentelle, dessus et dessous. — Col et sous-manches en mousseline.

*Toilette de petite fille de cinq ans.* — Robe en cachemire soutachée. — Paletot pareil à la robe. — Chapeau de feutre orné de velours de la même nuance que la soutache de la robe. — Col et sous-manches en nansouk.

### COSTUMES D'ENFANTS

*Toilette de petit garçon de quatre ans.* — Jupe en popeline, plissée autour de la taille. — Veste en drap à petites basques découpées. — Casquette écossaise en drap avec ruban et aigrette.

*Toilette de petite fille de huit ans.* — Robe en taffetas, forme princesse, soutachée dans le bas. — Le corsage décolleté et à manches courtes est orné d'une passementerie qui couvre les coutures du devant et se termine par un gland. — Guimpe suisse en mousseline garnie d'une valenciennne. — Manches en mousseline garnies de la même valenciennne. — Résille avec ruche.

*Toilette de Baby.* — Robe de nansouk brodée. — Corsage décolleté et manches courtes formées par deux garnitures. — Ceinture en taffetas nouée derrière. — Chapeau rond orné d'une plume.

*Toilette de petite fille de six ans.* — Robe de taffetas quadrillé, ornée dans le bas de trois petites ruches. — Corsage décolleté à pointe montant, devant et derrière. — Ceinture pareille à la robe et nouée derrière. — Manches courtes et bouffantes ornées des mêmes petites ruches. — Guimpe et manches en mousseline. — Résille avec nœud.

*Toilette de petit garçon de cinq ans.* — Blouse en alpaga. — Manches courtes. — Col et manches en nansouk. — Chapeau frondeur en paille, orné d'une plume.





## Mosaïque

### CITÉS lacustres.

Depuis un temps immémorial, on voyait au fond des lacs de la Suisse des rangées de pilotis dont on ne connaissait ni l'origine, ni l'usage. Une longue sécheresse, amenant la baisse des eaux, permit, il y a dix ans, d'examiner ces anciens vestiges, et l'on ne put douter que ces pilotis avaient servi de support à des villages, bâtis en argile, couverts en chaume, et reliés à la rive par des ponts dont les marques se voyaient encore. On découvrit autour de ces pilotis des amas d'ossements de bœufs, de moutons, de chevaux et de cerfs, des poteries, des haches, des fers de lance, des flèches en pierre et d'innombrables ustensiles de ménage, et d'ornements de toilette également en pierre. Des sépultures où se trouvaient les mêmes objets furent découvertes sur les rives des lacs de Genève, des Quatre-Cantons, etc.; dans certaines autres localités, on trouva les mêmes vestiges, mêlés à des objets de bronze, et l'on ne put douter, qu'à une époque, contemporaine peut-être du siège de Troie, les premières populations de la Suisse avaient bâti leurs demeures au milieu des eaux. C'est là ce qu'on appelle les *cités lacustres*.

Quand nos amis sont descendus dans la tombe, quels moyens avons-nous de réparer nos torts? Nos inutiles regrets, nos vains repentirs, sont-ils un remède aux peines que nous leur avons faites? Ils auraient mieux aimé une souris de nous, pendant leur vie, que toutes nos larmes après leur mort.

CHATEAUBRIAND.

### LOGOGRIPHE.

Dans tes membres glacés je sais, avec mon cœur,

Ramener la douce chaleur ;

— Ote mon cœur, je ne suis plus que glace,

Mon flambeau cependant te guide dans l'espace.

— Ma tête est un beau fleuve, arrosant le Piémont.

— Ma queue est un article, et quelquefois pronom.

— En me décomposant, un saint de la Bretagne

T'apparaît tout d'abord, — ainsi qu'un nom d'Espa-  
[gue ;

— Un romancier anglais ; — puis ce roi des Autans,

Troublant et l'onde et l'air, et sables et volcans,

Jusqu'à ce qu'Aquilon faisant place à Zéphire,

Laisse naître les fleurs sous son tendre sourire.

J. DE G.

### Mot de la Charade de Mars : ÉCUMOIRE.

### EXPLICATION DU RÉBUS DE MARS : L'appétit vient en mangeant.

## RÉBUS



Paris. — Imprimerie Morris et Compagnie, rue Amelot, 64.